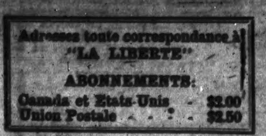
VOLUME VIII. WINNIPEG, MARDI, 30 NOVEMBRE 1920 NUMERO 25


Adresses toute correspondance à
"LA LIBERTE"
ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - $2.00
Union Postale - - - $2.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la
WEST CA PUB. CO. LTD.
61 rmot
Téléphones —A 1817

Programmes Scolaires

Mgr Béliveau dénonce leur surcharge et indique comment remédier au mal. Texte intégral de sa conférence sous les auspices de l'Union Canadienne

Il y a un an, à pareille date, répondant à l'aimable invitation de l'Union Canadienne, nous avons ouvert la série des conférences d'hiver en vous entretenant des "Ecoles Neutres" et des "Programmes Scolaires". Puisque la même gracieuse invitation nous est faite cette année, nous en profitons pour donner plus ample développement à la dernière partie de notre conférence de l'an dernier.

Avant d'entrer dans notre sujet, qu'il nous soit permis de féliciter l'Union Canadienne de l'activité qu'elle déploie dans les différentes sphères de notre vie manitobaine. Elle veut s'occuper de la sphère intellectuelle par ses conférences d'hiver; en cela elle mérite nos félicitations. L'orientation de notre activité nationale, par une bonne culture d'idées, est absolument nécessaire, si nous voulons rester ce que nous sommes, catholiques et français. Ces conférences d'hiver fournissent aux conférenciers l'occasion de travailler à cette oeuvre, tout en leur procurant le plaisir de rencontrer un auditoire toujours sympathique et aimable.

Aux félicitations, j'unis mes remerciements et l'assurance d'une collaboration que je désire faire aussi dévouée qu'elle est affectueuse.

Maintenant à notre sujet.

Nous finissions notre conférence de l'an dernier en citant les paroles de personnages non suspects de partialité, en France et aux Etats-Unis, condamnant absolument l'encombrement des programmes scolaires que nous avons copiés, et donnant des chiffres concluant à leur inefficacité. Un mot rend la situation: *les programmes actuels ont fait banqueroute.*

Depuis l'an dernier, on a parlé, à Toronto, de nommer une commission spéciale chargée de faire enquête en vue d'un changement des programmes. Là aussi, on s'est rendu compte de leur inefficacité. On croyait cependant de bonne foi avoir ce qu'il y avait de plus parfait au monde.

Pendant le cours de cette année aussi, le ministre de l'Instruction publique de la Province de l'Alberta a proclamé que le résultat pratique obtenu par le système fantaisiste en vogue est lamentable. Le *Morning Bulletin*, dans un article de tête intitulé: *"La faillite de nos écoles"*, montre que toutes les innovations de pure fantaisie introduites dans les écoles sont en train de les ruiner.

Le programme manitobain est le même que celui d'Ontario et de l'Alberta; il y a quelque chose à faire ici pour revenir à un système un peu plus rationel, qui tienne compte tout de bon qu'un enfant de douze à treize ans ne peut être un universitaire.

Qu'on prenne bonne note de la déclaration suivante: Nous ne venons pas ce soir continuer la critique de nos programmes scolaires manitobains pour le plaisir de critiquer, car la critique qui ne vise pas à faire oeuvre constructive n'est pas digne d'un homme qui a souci de la valeur du temps. La critique pour la critique est chose détestable et nulle, indice d'un triste état d'esprit. Nous ne voulons pas que ce soit le nôtre. C'est pourquoi notre conférence a pour titre: *"L'idée constructive d'un programme scolaire."*

Nous venons faire quelques suggestions, parce que nous sommes convaincus que leur mise en pratique serait pour l'avantage de nos enfants et le bien de la province tout entière.

Un programme d'études n'est pas chose qui s'improvise, nous le savons parfaitement. Nous savons de plus que pour se mêler de donner des conseils sur ce sujet, il faut comme dans toutes les branches des sciences, du commerce ou de l'industrie, être homme du métier ou de la profession, et nous n'en sommes pas; nous le reconnaissons sans difficulté.

—Alors, pourquoi vous mêler de venir faire une conférence sur le sujet des programmes scolaires?

—Rassurez-vous, mesdames et messieurs; nous avons assez souci de notre sécurité personnelle pour ne pas tirer des pierres aux passants, alors que nous habiterions un château de verre. Pour tout ce qui touche à la technique des programmes d'étude, nous aurons bien garde d'appuyer nos suggestions sur notre pauvre information personnelle; nous nous contenterons de nous faire l'écho d'un maître consommé en pareille matière. Nous serons moins original, mais plus convainquant, et nous ne visons nullement à l'originalité, mais à faire un peu de bien.

Le maitre auquel nous faisons allusion est Monseigneur Ross, vicaire général actuel du diocèse de Rimouski. Il a consacré vingt-cinq années de sa vie à diriger l'Ecole Normale de cet endroit, il a fréquenté les meilleurs maîtres, et a même écrit un solide volume sur la pédagogie.

Monseigneur l'archevêque de Régina, qui s'y connait en pareille matière, disait un jour devant nous que Mgr Ross était un spécialiste, l'un des hommes les mieux entendus de la Province de Québec dans les questions d'instruction et d'éducation.

—Mais Mgr Ross est de Québec; peut-il sortir quelque chose de bon de Québec?

—Je n'ai pas à faire la démonstration devant cet auditoire; ailleurs cependant on est moins bien renseigné sur le compte de la grande province française du Dominion, mais on est en train de faire des découvertes. C'est ainsi que le Major Fred J. Ney faisait dernièrement la déclaration suivante:

'Les surintendants d'instruction publique et les sous-ministres, au cours de leur visite, ont été à même de juger de la tolérance de religion et de race qui existe dans votre belle province, et que l'on n'a nulle part ailleurs dans le Dominion. Les visiteurs ont été surtout émerveillés par la sage combinaison de la conduite des affaires et du développement de l'agriculture dont une démonstration leur a été donnée à l'Académie Commerciale. Leur visite dans la province de Québec leur a permis de constater que votre système d'éducation est de beaucoup le meilleur et qu'il devrait servir de modèle à celui des autres provinces. Et cette remarque a été faite plus d'une fois au cours de la visite par des membres de la délégation."

L'*Evening Journal*, d'Ottawa, termine un article sur cette visite des sous-ministres d'instruction publique à Québec par les paroles suivantes:

"C'est le temps pour le reste du Canada, qui depuis si longtemps croit au Québec rétrograde et arriéré, de corriger son opinion sur cette province, parce que sur bien des points les autres provinces ont beaucoup à apprendre de la partie canadienne-française de la Confédération."

Malgré ces aveux qui sont bons à enregistrer, Québec n'a pas cru avoir touché la perfection; elle s'est rendu compte qu'elle souffrait du mal commun: l'encombrement des programmes. Les membres du Conseil de l'Instruction publique, en hommes entendus et pratiques, se sont mis à l'oeuvre pour remédier à cette lacune. Pour une réforme de ce genre, il fallait un travail préliminaire d'un rapporteur entendu, d'un spécialiste en matière d'instruction et d'éducation; le Conseil de l'Instruction publique pria Mgr Ross de se charger de ce travail. Il y mit plus d'une année, croyons-nous; aussi les conclusions du rapport qu'il présenta ont la clarté de l'eau de source.

Tandis que nous y sommes, coupons les ailes à un canard lancé sur le compte de cet éducateur de marque. Mgr Ross est opposé à l'étude de l'anglais, a-t-on dit; et aussitôt toute la presse anglaise a fait résonner bien haut cette note, en s'abstenant, bien entendu, de citer une ligne de celui-ci pour appuyer leur assertion. C'est ce qu'on appelle favoriser la bonne entente et pratiquer la loyauté.

C'est une calomnie. On peut discuter ses idées, — il ne pose pas à l'infaillibilité, — mais il a droit à l'élémentaire loyauté de ne pas lui faire dire ce qu'il n'a pas dit, et partir de là pour infirmer tout son intelligent travail.

Mgr Ross est opposé à l'enseignement de l'anglais comme la mère qui a souci de la santé et du développement de son enfant est opposée au régime de la viande pour lui dans un âge trop tendre. C'est sagesse et bon sens. De l'anglais, dit Mgr Ross, mais oui, je le désire et j'en veux, mais en son temps; quand l'heure aura sonné, l'enfant l'apprendra plus vite et mieux, et son coeur comme son esprit français n'auront pas à en souffrir.

Que ceux qui rêvent de faire du Canada un grand tout où une seule langue aura cours n'aiment pas cette manière de faire, je le comprends et je ne suis nullement étonné de leurs cris; mais pour ceux qui croient que c'est là une utopie irréalisable, pour ceux qui veulent défendre chez eux le trésor de la formation française rendue chère et précieuse par des siècles de la plus haute culture intellectuelle, c'est sagesse et bon sens, et c'est de plus d'un patriotisme qu'il fait bon de voir s'affirmer. D'ailleurs, pour tirer la question au clair, il n'y a qu'à citer ce que Mgr Ross a écrit:

"Et afin qu'on ne se trompe pas sur mes sentiments, je déclare tout de suite que je ne suis pas opposé à l'enseignement de l'anglais à l'école primaire, m'étant rallié au programme qui lui fait une place certainement abondante à l'école élémentaire. A l'école complémentaire, l'enfant étant déjà formé, on pourra lui donner tout l'anglais qu'on voudra. Je demande seulement qu'on ne le commence pas avant le cours moyen, troisième année, afin de donner au tout petit la chance de se faire une première formation indispensable."

Mgr Ross n'a sûrement pas besoin de nous pour défendre ses vues, — ce serait naïveté de notre part de l'oser faire, — mais nous avons cru nécessaire de faire ce qui précède pour remettre sa personnalité dans le vrai jour ici même, où nous savons que le directeur d'un grand journal a déclaré que Mgr Ross était opposé à l'enseignement de l'anglais, et en second lieu, pour que la valeur technique de la réforme qu'il propose ne soit pas amoindrie d'avance par le préjugé.

C'est peut-être rester un peu longtemps en marge du coeur de la question que nous avons entrepris de traiter ce soir; nous ne le regrettons pas.

Il importait, ce me semble, de dissiper les ombres dont on veut entourer sa personne pour compromettre son oeuvre, et amoindrir son autorité.

QUELS REPROCHES AVONS-NOUS A FORMULER CONTRE NOS PROGRAMMES SCOLAIRES?

Deux principaux: *l'un*, qui nous est commun avec tous nos concitoyens du Manitoba, quelque langue qu'ils parlent, *l'autre* particulier à la population française de cette province.

Premier reproche, commun à tous, c'est l'ENCOMBREMENT DES PROGRAMMES.

Nous n'apprenons rien de nouveau à personne; il y a bien sept ou huit ans que nous entendons maitres et maîtresses se plaindre de cet encombrement, et, si nous sommes bien renseignés, le Département de l'Instruction publique à Winnipeg a déjà nommé depuis trois ou quatre ans un comité pour s'occuper de cette question et faire rapport. Mais il n'a pas encore fait rapport que nous sachions, car rien de pratique n'a encore été fait pour alléger les programmes des écoles primaires.

On est plus avancé à Québec; le comité chargé de faire un travail analogue a fait rapport et a donné des suggestions pratiques.

L'idée générale de la réforme projetée semble pouvoir se résumer ainsi: *premièrement*, on a fait disparaitre un certain nombre de matières du programme; *deuxièmement*, on a groupé ce qui reste d'une manière plus rationnelle, ayant toujours devant les yeux la possibilité d'assimilation intellectuelle des enfants, et les diverses carrières qu'ils devront embrasser plus tard.

C'est ce que nous appelons volontiers l'idée constructive d'un programme scolaire. Aussi longtemps qu'on se contentera de considérer le programme de chaque classe particulière, chaque *grade* comme on appelle cela au Manitoba, nous resterons toujours dans le bourbier où nous nous débattons actuellement; on enlèvera telle matière pour la remplacer l'année suivante par une autre, et les programmes resteront toujours surchargés sans bon sens.

On a dit à Mgr Ross: "Vous déchargez et vous ne mettez rien à la place." — "Mais précisément, répond-il, puisqu'il faut supprimer le gavage, l'encombrement."

Donc, que le Comité chargé par le Département de l'Instruction publique au Manitoba de réviser le programme en vue d'un dégonflement n'hésite pas; qu'il coupe sans merci dans le programme de l'école primaire; il y a lieu, on le dit partout.

Ne perdez pas de vue, Mesdames et Messieurs, que je limite mes observations aux écoles primaires, c'est-à-dire aux huit premiers grades de notre système scolaire.

Prendre le programme en mains et le comparer avec les suggestions pratiques faites par Mgr Ross serait sûrement un travail intéressant, mais il dépasserait le cadre d'une conférence. Ce serait un long travail de détails, et notre conférence est intitulée: *"L'idée constructive d'un programme scolaire."* C'est dire que nous voulons nous limiter aux idées maîtresses d'une réforme désirée.

Pour vous montrer d'une manière pratique combien notre programme manitobain s'éloigne de cette idée générale constructive, laissez-moi vous rendre compte d'une assemblée de maîtres et maîtresses d'écoles tenue en cette province sous la présidence d'un inspecteur qui les avait convoqués pour préparer une exposition scolaire. C'est vieux seulement de quelques semaines.

Il a parlé tout particulièrement pour le cours élémentaire, c'est à peine s'il a touché le neuvième grade. Comme question de détail pratique, il est bon de savoir que les élèves arrivent généralement au huitième grade vers l'âge de quatorze ans.

Or voici un résumé de l'entretien de cet inspecteur traçant les grandes lignes d'un concours pour des enfants de 7 à 14 ans.

Evidemment, on suppose qu'ils savent lire, écrire et compter. On le suppose. Malheureusement, il s'en faut que la supposition soit toujours justifiée. Avec la série des sujets qu'il a énumérés et que les enfants doivent apprendre vaille que vaille, on est surpris qu'il leur reste du temps pour apprendre à lire, écrire et compter convenablement.

Donc, en plus de lire, écrire et compter, ils devront:

1.—*Faire des mappes* de l'Amérique du Nord, du Manitoba, montrant les chemins de fer, les principales villes, faisant connaitre les produits naturels. Trois cartes du Canada indiquant le climat par zônes, les industries, la population, les voies de transport. Faire connaître les industries, le commerce. Trois cartes en relief d'un pied carré. De plus trois cartes à être dessinées de mémoire.

2.—*Travaux manuels*: Trois cartes de raffia; trois pièces de travaux sur carton; trois pièces de travaux sur bois.

3.—*Grains.* D'après le directoire.

4.—*Végétaux.* D'après le directoire.

5.—*Travaux de goût.* D'après le directoire.

6.—*Faire les conserves.*

7.—*Collection de six sortes de mauvaises graines.*

8.—*Dessin* de quatre mauvaises herbes; de semences de ces mauvaises herbes; une description de ces mauvaises herbes données en composition.

9.—*Teinture.* D'après le directoire.

10.—*Tricot de bas.* D'après le directoire.

1.—*Industrie laitière.* Beurre, fromage.

12.—*Cuisine.*

13.—*Le bétail.* Tenue de livres sur les recettes et dépenses. Décrire l'animal, donner exactement le nombre de pouces en hauteur, le poids, etc., etc. A l'exposition, l'animal sera sur place pour examen.

14.—*Volailles.* Race, ponte, ce qu'elles mangent, ce qu'elles ont donné de poussins.

Je m'excuse de la longueur de la nomenclature, mais je devais la faire pour prendre des choses sur le vif. Voilà ce que notre programme, tel qu'interprété par un inspecteur d'écoles, demande de nos écoles primaires, fréquentées par des enfants de quatorze ans en descendant.

Est-il raisonnable de croire qu'un enfant de quatorze ans puisse toucher à toutes ces matières et les approfondir un tant soit peu. Non, c'est impossible. C'est toute la raison de la banqueroute pratique de nos programmes d'écoles primaires. Ce n'est pas suffisant de gaver un enfant pour qu'il profite. Un enfant n'est pas une oie; il faut lui donner le temps de digérer. C'est vrai de l'intelligence comme de l'estomac.

Voulez-vous que nous essayions de juger de ce programme en lui appliquant les principes généraux que Mgr Ross veut faire appliquer dans la modification du programme de Québec? Essayons.

Le premier principe général donné est celui-ci:

"L'école primaire est l'école des éléments; par conséquent, tout ce qui dans l'école primaire est d'un caractère scientifique, tout ce qui spécialise, tout ce qui appartient à l'âge adulte, doit en être exclu."

C'est l'école de tous, filles ou garçons, qu'ils habitent la ville ou la campagne; tous ont besoin de ce que Mgr Ross appelle les connaissances fondamentales: lecture, écriture, langage parlé et écrit, calcul, religion, savoir-vivre, histoire de son pays, quelques notions générales de géographie.

On consacre six années à poser cette fondation, et l'enfant sortirait de là sachant lire, écrire et compter. Avec le système actuel, un grand nombre ne peuvent le faire après le cours complet de nos dispendieuses écoles. Je vous citais, l'an dernier, les témoignages non équivoques d'hommes d'affaires qui ne sont pas des nôtres.

—Mais, direz-vous, toutes ces choses énumérées par monsieur l'inspecteur sont des choses pratiques.

—Mais oui, mais pas dans un programme d'écoles élémentaires. C'est là l'erreur. Dans la réforme, suggérée par Mgr Ross, elles vont avoir leur place, mais en temps et lieu. Dans la liste énumérée par notre inspecteur, il y a des matières propres à l'école élémentaires, d'autres à l'école technique, d'autres à une école moyenne d'agriculture d'autres au Collège d'Agriculture même; et il jette tout cela dans le programme des écoles primaires.

Mgr Ross procède autrement et c'est plus rationel. Après l'école primaire à laquelle il consacre six années il donne deux années d'école complémentaire; cela revient à nos huit années manitobaines d'école primaire.

Je trouve très heureuse l'idée de cette école complémentaire entre l'école primaire et les différentes écoles secondaires, que ce soit l'école technique, l'é- de commerce ou l'école moyenne d'agriculture.

Si je puis ainsi parler, c'est le bureau des compensations, le *clearing house*, comme on dit ici, de tout le système scolaire; c'est le différentiel qui permettra à une roue de prendre une direction, à une autre une autre direction, sans briser la machine scolaire et écloper ses voyageurs qui sont dans ce cas les écoliers.

Pendant ces deux années d'école complémentaire, au lieu de traiter également les enfants, filles ou garçons, enfants des villes ou des campagnes, futurs cultivateurs ou futurs comptables, futurs commis ou futurs garçons de ferme, on les préparera en vue des carrières futures propres à chacun. C'est beaucoup plus rationel et beaucoup plus effectif.

L'école complémentaire de la ville n'aura pas le même programme que l'école complémentaire de la campagne, l'école complémentaire des filles aura un autre programme que l'école complémentaire des garçons, pour la raison toute simple qu'ils ne sont pas destinés à l'accomplissement des mêmes devoirs.

Notre programme manitobain mêle tout cela, et comme pour aggraver le mal, le Département d'Instruction publique s'efforce de faire disparaître les petites écoles pour les fondre en de grandes écoles consolidées, en tout semblables à celles des villes. Quand on voudrait faire exprès, on ne pourrait pas inventer de meilleur système pour vider les campagnes au profit des villes déjà congestionnées. Dans un pays agricole comme le nôtre, c'est un malheur; et sans parler des autres inconvénients, ce malheur coûte cher aux contribuables en piastres et en sous.

Dans la réforme proposée, l'école complémentaire à la campagne oriente les enfants, garçons et filles, vers les choses de la ferme, l'école complémentaire des villes vers les différents emplois des villes.

De l'école complémentaire de la campagne, les enfants passent, s'ils le veulent, à une école moyenne d'agriculture. Et sur ce point Québec a le pas sur les autres provinces, car on y a déjà décidé l'établissement d'écoles moyennes d'agriculture, tandis qu'ailleurs on tatonne encore. Dans ces écoles moyennes d'agriculture, on préparera les jeunes gens et les jeunes filles à leur rôle d'agriculteurs, on leur donnera, avec une meilleure connaissance de la science agricole, une plus haute estime de leur noble profession. De là ils iront au Collège Agricole, s'ils veulent aller encore plus loin.

De l'école complémentaire des villes, les jeunes gens seraient dirigés vers les écoles techniques pour ceux qui veulent devenir ouvriers experts, vers une école commerciale pour ceux qui se destinent au commerce, et vers le cours secondaire pour ceux qui veulent se destiner à l'enseignement.

Comme on le voit, toutes les matières énumérées par notre inspecteur pour ses écoles primaires auraient leur application, mais leur application rationnelle. Au lieu d'être bourrées dans un programme d'écoles primaires et d'écraser l'intelligence des enfants, tout en jetant un certain nombre d'entre eux en dehors de leur voie, elles seraient absorbées avec profit, les unes par tel groupe d'élèves, selon tel besoin, les autres par tel autre groupe, selon d'autres besoins.

Voilà ce que je crois être l'idée constructive d'un programme scolaire au Manitoba. Et nous croyons que l'application de ces suggestions, qui ne sont pas de nous, donnerait un meilleur résultat pratique en moins de temps.

Nous avons parlé jusqu'ici d'un premier grief contre nos programmes actuels d'écoles primaires, et ce grief nous est commun avec tous nos concitoyens du Manitoba. Il y en a un autre, qui est propre à la population de langue française de cette province. Nous ne pouvons pas le passer sous silence. Nous serons bref.

A ces difficultés considérables qui proviennent du bourrage des programmes d'école primaire vient s'ajouter, pour nos enfants, cette autre difficulté d'avoir à se servir d'une langue étrangère pour absorber ces trop nombreuses matières.

Je suis heureux de constater qu'ici la pratique vaut mieux que les programmes. Le souci de ne pas faire perdre inutilement le temps à leurs élèves pendant une couple d'années chez certains maîtres, la fierté bien entendue heurtée chez d'autres, ont fait que, jusqu'ici, nous avons pu respirer à travers les mailles du réseau soi-disant légal. L'âme française du groupe n'est pas sérieusement atteinte, que nous sachions, mais il y a du déchet; c'était inévitable.

Le régime est une insulte aussi opposée à la loi véritable et à la dignité de la signature royale, qu'elle est humiliante pour nous et menaçante pour ce que nous avons de plus cher au monde, après la grâce sanctifiante.

Vous avez sans doute entendu parler de cette pratique barbare qui avait cours en Chine autrefois, peut-être encore maintenant en certains endroits, de réduire les pieds des femmes, en comprimant les doigts des pieds sous la plante, au moyen de bandelettes fortement tendues. Les pieds étaient réduits à la longue, mais la patiente souffrait le martyre et restait infirme pour sa vie.

Ce n'est pas sur les pieds de nos enfants que travaillent certains hommes en mal d'assimilation, mais sur leur cerveau, et c'est plus grave. Ces programmes sont les bandelettes fortement appliquées pour donner au cerveau de nos enfants la forme

(Suite à la page 6)

CHRONIQUE
Page Féminine

Les premiers pas
Sur la grande route

Tout en cherchant le sujet d'une chronique pour cette semaine, j'avais sous les yeux un petit livre dédié aux jeunes mères, que j'ai lu d'un trait, et auquel j'ai trouvé tout le mérite que lui attribue M. l'abbé Elie Auclair dans une brève mais élogieuse appréciation.

En ma qualité de grande soeur, me permettra-t-on, à moi aussi, d'en dire un mot? Loin de moi, certes, l'intention de m'en faire un puissant auxiliaire pour faire la morale à qui que ce soit. Car sur ce terrain qui m'est absolument étranger, je ne me reconnaissais nulle autorité pour m'y engager. Cependant, pas n'est besoin, n'est-ce pas, d'un oeil bien observateur, pour voir la différence qu'il y a entre un enfant bien élevé, aimant Jésus et lui obéissant, semant du bonheur pour l'avenir, et un autre qui pousse un peu... à la diable, avec tous ses penchants non réprimés, ses caprices toujours satisfaits, ce qui le rend insupportable, en attendant, peut-être, qu'on ne pleure sur lui.

Qui n'a entendu dire bien souvent: Qu'il est donc difficile d'élever une famille! Et voici qu'en lisant "Les premiers pas sur la grand'-route", *j'ai trouvé que cette tâche, très noble si elle est pénible parfois, peut être relativement facile après tout. Et j'ai cru devoir faire part de mes découvertes à mes soeurs canadiennes-françaises, surtout à celles qui s'acheminent d'un pas un peu tremblant vers le mariage, tentées qu'elles peuvent être de se décourager en face des devoirs nombreux — dont celui d'éducatrice n'est pas le moindre — qui les attendent. Eh! cette brochurette ne serait-elle pas bien à sa place tout à côté de la layette que compose avec soin et amour la future maman?...*

Le programme tracé, sous forme de lettres, par L.-G. Montdésert à une Madame qui désire faire de ses fils et de ses filles de fervents chrétiens, est simple en soi. La mère est l'intermédiaire entre Dieu et l'âme de son enfant. A ce titre, elle devra donc, en tout premier lieu, et de très bonne heure, saturer cette jeune âme de la pensée de Dieu, lui dire ce qu'Il est, ce qu'Il a fait pour elle, ses bontés inlassables et infinies; lui inspirer un grand respect pour l'autorité, uni à une tendre confiance pour sa mère qui deviendra sa confidente. Pour cela, les paroles comme les actes de celle-ci devront être revêtues d'une scrupuleuse sincérité.

Jamais elle ne lui promettra une récompense sans la lui donner, mais aussi, jamais elle ne différera la punition qu'il aura méritée, et elle agira avec beaucoup de discernement dans l'un ou l'autre cas.

Elle lui formera une conscience droite, et aura soin de lui faire voir, dans le mal, surtout la peine causée au bon Dieu qui l'aime d'une façon particulière. Et puis, après lui avoir parlé du ciel comme étant l'éternité de bonheur promise aux bons, pourquoi craindrait-elle de lui dire l'éternité de malheur réservée aux méchants? En choisissant le moment favorable pour cela, l'auteur assure que l'effet en sera très salutaire sur cette jeune imagination.

Une fermeté inébranlable est un des principaux points de la ligne de conduite à suivre dans la formation d'une âme. Il faut avoir le courage de refuser au petit ce qu'on sait lui être nuisible, soit au corps, soit à l'âme, souvent aux deux à la fois, et ne jamais souffrir qu'il nous résiste. Et l'on verra, qu'à l'exemple de ce petit homme qui fut quatre jours au lit, au pain et à l'eau, pour n'avoir pas voulu — par pur entêtement — faire son signe de la croix, il finira par céder... Il suffit d'une victoire comme celle-ci pour déterminer toutes les autres.

Et que de bonnes habitudes à lui faire prendre à cet enfant! Pour ne nommer que les meilleures, les essentielles: le don du coeur à Dieu *en s'éveillant; la prière bien faite, matin et soir, ni trop longue ni trop courte, et dans une tenue irréprochable. Une courte visite à l'église afin de lui faire aimer la maison du bon Dieu. Qu'il se familiarise aussi avec l'idée de la mortification. Les petits sacrifices qu'il fera serviront, à la longue, à lui forger un caractère. Si on le prépare à la confession, qu'il soit bien éclairé sur le degré de malice des fautes qu'il va accuser, et qu'il sache ce qu'est la vraie contrition.*

L'enfant communiera très jeune. Qu'on ne s'arrête pas à certains préjugés qu'on rencontre encore, non chez les personnes les plus pieuses, les plus soumises à la voix de l'Eglise, mais chez celles mal éclairées qui exigent d'un enfant plus que d'elles-mêmes, et surtout plus que Notre-Seigneur qui brûle, Lui, du désir de se donner aux âmes pures...

L'auteur termine en donnant à sa correspondante le "secret infaillible pour accomplir plus parfaitement son oeuvre: 'Pour enseigner à vos enfants une piété solide... commencez tout d'abord pour votre compte, par aimer Notre-Seigneur d'un amour profond...' L'amour se paie par l'amour et s'alimente de sacrifices parce qu'il vit de ce qu'il donne."

Voilà, bien mal présentée, bien incomplète, la substance de ce petit livre qui renferme le secret du bonheur ici-bas et là-haut des petits que nous aimons, et d'où découlera naturellement, pour la mère qui comprend la mission très grande de former des petites âmes pour Dieu, un sentiment de légitime satisfaction.

JACQUELINE des ERABLES.

25 novembre 1920.

NOTRE CONCOURS

DEUXIEME PRIX DE LA DEUXIEME CATEGORIE

Mademoiselle Annie Jodoin, Couvent de Sainte-Anne

— Je ne pourrai jamais retenir toutes ces dates; elles sont nombreuses, dans dix lignes j'en compte sept. Il y a aussi plusieurs noms de villes, de forts, de rivières. Cela est impossible à apprendre.

— Mais de quoi parle-t-on?

— D'un explorateur de l'Ouest qui a nom LaVérendrye.

— Quoi! tu dis que cette histoire est difficile? On parle du découvreur du Manitoba, et tu ne peux pas retenir ces faits qui doivent tant nous intéresser?

LaVérendrye est un de nos premiers Canadiens qui se soient aussi entièrement dévoués pour la patrie. Né à Trois-Rivières, il se familiarisa avec la gêne et la privation. Il grandit sous l'oeil vigilant de Marie Boucher, sa mère.

Son âme noble, son caractère héroïque l'obligèrent à aller défendre le pays de ses ancêtres, la vieille France, alors en guerre contre l'Angleterre. Il reçut neuf blessures et fut même laissé pour mort sur le champ de Malplaquet. Son héroïsme fut récompensé par le roi qui le titra lieutenant.

Il revint à Trois-Rivières où il s'unit à Marianne Dandonneau, de qui il eut quatre fils qui tous partagèrent son héroïsme et son bravoure, car ils l'accompagnèrent dans ses explorations.

— Mais pourquoi explorait-il ainsi?

— C'est vraiment difficile à comprendre, surtout pour ceux qui ne connaissent guère le sacrifice. Ce n'était pas pour son intérêt personnel, mais il avait le coeur français et aimait à voir se développer son pays. C'est ce qui le poussa à aller en avant dans ses explorations. Il partit au printemps 1727 avec trois vaisseaux et cinquante personnes.

— Mais comment se rendirent-ils au but de leurs explorations? Est-ce en chars? en automobile?

— Point du tout, ma chère; ils se rendirent par voie d'eau.

— Oh! que j'aurais aimé à les accompagner pour pouvoir me promener sur eau en palais flottant!

— Oui...? J'aurais bien voulu te voir, toute effrayée, dans une chaloupe, sur une rivière à peine navigable.

— Ah! je croyais que c'était en bateau à vapeur.

— Je le voyais bien. Ils se rendirent d'abord au fort Nipigon, où le cours des principales rivières leur fut tracée par un chef indien.

Laisse voir ton histoire: "LaVérendrye atteint le Fort Francis en 1831, où il fonde le fort Saint-Pierre. L'année suivante, il fonde le fort Saint-Charles, sur l'affluent du lac des Bois. Il fonde le fort Maurepas, à l'embouchure du lac Winnipeg, et aussi le fort aux Roseaux." Il n'y a que cela qui soit un peu difficile, mais ce n'est pas long. Ce sont aussi les Cris qui l'aidèrent dans ses fondations.

— Qui étaient les Cris?

— Une tribu sauvage, ennemie des Sioux, autre tribu sauvage.

— Mais quelles ont donc été ses difficultés?

—Presque innombrables. Il se rendit à Montréal, pour rendre compte de ses explorations. Il y fut bien mal reçu. On l'accusa de trop aimer l'argent. A son retour une triste nouvelle l'attendait. Son neveu, La Jemmeraye était mort au fort Maurepas. Cette perte fut suivie d'une autre encore plus considérable. La famine s'étant déclarée au milieu des explorateurs, Jean-Baptiste, fils aîné de notre découvreur, alla, avec une vingtaine d'hommes, à la rencontre de deux vaisseaux. Ils campèrent sur une île où, pendant la nuit, ils furent surpris par les Sioux qui les massacrèrent tous.

Ces deux morts causèrent beaucoup de peine au Sieur LaVérendrye, mais il était trop chrétien pour se venger, malgré les instances des Cris.

Aidé du second de ses fils, LaVérendrye put continuer ses explorations. Il fut le premier à fouler le lieu où est aujourd'hui Winnipeg et explora jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

Il avait contracté d'énormes dettes qu'il ne pouvait acquitter. On le traîna devant les tribunaux, et, heureusement, son innocence fut reconnue par le gouverneur.

Epuisé de fatigues et courbé sous le poids des ans, il remit son âme entre les mains de Dieu, en 1749.

Il est mort, mais son oeuvre survit. Dans ses descendants on compte la Révérende Mère d'Youville, fondatrice des Soeurs Grises, qui se sont si entièrement dévouées au développement de l'Ouest, et aussi Sa Grandeur Monseigneur Taché, vrai sauveur du Manitoba.

Elle est admirable, la leçon d'humilité et de désintéressement que cette histoire fournit. LaVérendrye ne chercha point les vains applaudissements des hommes, mais alla droit où son devoir l'appelait.

Ma chère petite, essayons de l'imiter. On ne nous demande pas son héroïsme, mais son amour de la patrie que cette histoire propose à notre admiration. Opposons-nous donc à tout ce qui serait au préjudice de notre langue et de notre foi.

"LES PREMIERS PAS SUR LA GRANDE ROUTE"

Les religieuses du couvent de Jésus-Marie de Sillery, près Québec, viennent d'éditer une petite brochure, que, pour notre part, nous voudrions voir dans toutes les mains de nos futures mères canadiennes. Ce sont quelques lettres, cinq en tout, adressées naguère par un chanoine français, M. L. Mondésert, "A une mère de famille", par lesquelles l'auteur entend montrer à sa correspondante comment il faut s'y prendre pour diriger ses chers petits dans ces "premiers pas sur la grande route" de la vie.

En voici la substance. Une mère est le trait d'union entre Dieu et l'âme de son enfant. Elle doit commencer aussitôt que possible à l'orienter vers Dieu, parce que les premières impressions ne s'effacent jamais. Pour cela, en première ligne, elle doit faire respecter la piété, par sa dignité de vie, sa sincérité et sa fermeté. Le développement de ces pensées constitue le sujet des deux premières lettres. La troisième tend à exposer où la mère puisera la piété et comment elle l'inculquera. La quatrième enseigne les diverses pratiques qui font comprendre et aimer la vraie piété aux petits enfants. Enfin, la dernière donne aux mères ce que l'auteur appelle le grand secret de réussir et qui n'est autre, pour elle, que d'aimer les âmes.

Tout cela est écrit en une langue simple et souple, sans apprêts de style, mais avec une fraicheur et un bon goût qui plaisent infiniment. Nous ne saurions trop recommander ce bon petit livre à nos confrères du saint ministère. On pourrait avec grand profit le distribuer, par exemple, dans les confréries de Dames de Sainte-Anne et d'Enfants de Marie, ou encore, dans les pensionnats, aux gradués et aux sous-gradués. L'art d'être mère sous l'oeil de Dieu n'est-il pas l'un des plus importants qui soient?"

E.-J. AUCLAIR, ptre.

—"Semaine Religieuse", Montréal.

N.B.—Prix de la brochure: 15 sous l'unité; $12.00 le cent.

Autour de la Ferme

CULTURE DU BLE

Dans tous les pays où cette culture a été pratiquée, on a eu des débuts toujours relativement faciles. Qui parmi vous n'a entendu parler du blé de Québec. Nos grands-pères le récoltaient à peu près à leur guise. Plus tard des difficultés ont surgi sans se faire annoncer. Dans la suite ces difficultés se sont multipliées, si bien que la culture du blé est devenue impossible. Aussi il fut un temps où on ne semait plus de ce grain dont la culture avait été si payante autrefois.

Pendant une époque assez considérable nos ancêtres nourrissaient leur famille avec du pain de seigle. L'avoine, l'orge, et même les pois; et le sarazin, donc! Les vieux pleuraient en servant ce pain à leurs enfants. Ils avaient eu eux-mêmes du si beau pain de froment! Les gens maintenant âgés de 60 ans, et même de plus jeunes, ont été témoins de ces misères, et ils ont vu leurs pères semer de petits champs de blé, tout juste ce qu'il fallait pour récolter 30 à 40 minots. Si cette récolte ne répondait pas à leurs espérances, on avait recours au sarazin et aux autres grains.

Pourtant, dans bien des parties des provinces de Québec et d'Ontario, on avait de la véritable terre à blé, de la terre tout aussi bonne que la nôtre. Ce qui le prouve, c'est qu'en améliorant le terrain on a renouvelé ces terres-là. Au moyen de trèfle, de fumier et d'engrais chimiques, on parvint à faire des champs de grain très payants.

D'où étaient venus ces changements? Ces terrains si riches, comment sont-ils devenus si pauvres? Oh! mon ami, quand vous étiez jeune, vous étiez bien plus forts que maintenant. Et il n'y a pas que les hommes qui vieillissent; la terre a ses déclins, elle aussi. — Elle se renouvelle, dites-vous. — Oui, mais seulement avec l'aide du cultivateur.

Tout ce qu'on peut dire des vieilles provinces pourrait bien être répété par nos descendants, et avec des larmes dans la voix.

Vous souvenez-vous ce qu'étaient nos terrains dès nos premières années de culture? Est-ce qu'il ne s'est pas opéré un changement très pénible à constater? Les mauvaises herbes sont venues les unes après les autres, et toutes de plus en plus mauvaises? Qu'avons-nous opposé à ces fléaux? Le guéret d'été qui, en détruisant les herbes nuisibles, harcelait la terre sans jamais rien lui remettre, et qui l'aurait déjà détruite, si nous n'avions eu un sol aussi riche.

Quelle que soit la force de résistance, que ce soit chez les hommes, les animaux ou la terre, on vient toujours à bout de la réduire.

Nos belles terres, où en sont-elles, avec votre guéret d'été? Elles sont dénudées. Ce n'est plus cette terre à grain d'autrefois, mais une terre amoindrie, réduite en poussière, que le vent balaye à son gré.

Et cette rouille ne vient-elle pas de la faiblesse relative de la terre? Quelques-uns le pensent. Mais je crois que la nature de la rouille n'est pas encore connue. En tout cas, il est plus que temps de songer que nous sommes entrés dans une nouvelle phase de culture.

A mon avis il est temps de frapper un grand coup pour éviter ou éloigner une ruine complète comme celle qui s'est produite ailleurs.

Avec nos animaux et nos rangs espacés, nous produirons moins, paraît-il. Mais serait-ce un si grand mal? Voyez les grands manufacturiers: ne font-ils pas travailler leurs gens que trois ou quatre jours par semaine, quand le coton ou la chaussure, etc., etc., ne s'écoulent pas assez vite?

Pour nous, ne serait-ce pas du bon calcul que de produire moins de blé, quand on baisse nos prix d'une manière désolante? Il nous faut chercher un moyen de produire un blé qui nous coûte moins cher que le prix de vente — c'est le moins qu'on puisse faire. Autrement.....!

Avant de parler de culture à rangs espacés, j'ai cru qu'il valait la peine d'en démontrer la nécessité.

N.-C. JUTRAS, ptre.

COURS DU GRAIN

Cours fourni par le Comptoir Agricole

LUNDI, LE 29 NOVEMBRE

BLE

No 1 Nord, déchargé	$1.87
No 2 Nord, déchargé	$1.84
No 3 Nord, déchargé	$1.80
Track, Manitoba	$1.68½
Screenings	$4.00

AVOINE

2 C. W.	$ .56
3 C. W.	$ .52½
Fourrage No 1, Extra	$ .57
Fourrage No 1	$ .49
Fourrage No 2	$ .46
Track	$ .51⅞

ORGE

No 3 C. W.	$ 93
No 4 C. W.	$ 78⅝
Track	$ .76
Track	$ .76½

LIN

No 1 C. W., déchargé	$2.00
No 2 C. W.	$1.96
No 3 C. W.	$1.65
Rejeté	$1.60
Track	$1.91

SEIGLE

2 C. W.	$1.57½

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

LUNDI, LE 29 NOVEMBRE

"Feeders"—	
"Steers"—	
Excellent	$8.50—$9.50
Bons	$6.00—$8.00
Ordinaires	$5.00—$5.50
Moyens	$4.00—$4.50
Feeders—	
De choix	$6.50—$7.00
Bons	$4.50—$6.00
"Stockers", "Steers"—	
De choix	$4.75—$5.00
Bons	$4.00—$4.50
"Oxen"—	
Bons	$6.00—$6.50
Moyens	$4.50—$5.50
Ordinaires	$3.00—$4.00
"Bulls".—	
Bons	$5,00—$6.50
Ordinaires	$3.50—$4.50
Taures: De boucherie.—	
Excellents	$6.50—$7.50
Bons	$5.00—$6.25
Veaux.—	
De choix	$6.00—$6.50
Bons	[illegible]—$5.50
Ordinaires	$3.00—$4.00
Cochons.—	
Choix	$14.00—$14.00
Lourds	$11.00—$11.00
Légers	$12.00—$13.00
Truies	$7.00—$7.00
"Stags"	$6.00—$7.00
Vaches de boucherie.—	
De chiox	$6.00—$6.50
Bonnes	$4.75—$5.75
Moyennes	$4.00—$4.50
Ordinaires	$3.00—$3.50
Moutons.—	
Bons moutons	$4.50—$6.00
Ordinaires	$2.50—$3.50
Agneaux	$8.00—$10.00
Ordinaires	$5.00—$6.00

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais pondus à l'expéditeur de campagne. Pertes déduites	$ .54
Beurre.—	
Crèmerie. Aux détailleurs	$ .58—$ .60
De ferme. Aux cultivateurs	$ .30—$ .32
Farine.—	
Lake of the Woods—	
Sac de 98 livres	$5.87½
2 sacs de 49 livres	$5.95
4 sacs de 24 livres	$6.05
Western Canada—Purity—	
Sac de 98 livres	$5.87½
2 sacs de 49 livres	$5.95
4 sacs de 24 livres	$6.05
Ogilvie—Royal Household—	
Sac de 98 livres	$5.87½
2 sacs de 49 livres	$5.95
4 sacs de 24 livres	$6.05
Maple Leaf—King's Quality—	
Sac de 98 livres	$5.87½
2 sacs de 49 livres	$5.95
4 sacs de 24 livres	$6.05
Légumes	
Patates. Le minot	$1.75 à $2.00
Lot de 10 minots. Le minot	$1.60—$1.75
Choux. Le cent	$2.50
Betteraves. Le cent	$1.00
Navets. Le cent	$1.25
Carottes. Le cent	$2.00
Oignons séchés (C.B.). Le cent	$3.50
Allimentation	
Son. La tone	$38.00
Gru. La tonne	$43.00
No 1 Red Top	$20.00
No 2 Red Top	$18.00
Gruau.—	
Le sac de 98 livres	$2.30—$3.25
Foin—	
F.O.B. Winnipeg Expédition immédiate	
No 1 Timothy	[illegible]
No 2 Timothy	[illegible]

RURAL MUNICIPALITY OF LA BROQUERIE

By-Law No. 137

A by-law providing for the bringing into operation of "The Manitoba District Hail Insurance Act" the said Municipality.

Whereas, it is provided by and of the Legislature of the Province of Manitoba, assented to on the twenty-seventh day of March, A.D. 1920, and intitled "An Act respecting District Hail Insurance", that the Council of every Rural Municipality shall submit to the electors thereof at the first election for councillors to be held after the passing of said Act, a by-law in the form prescribed by the Municipal Commissioner, and in accordance with the procedure prescribed by "The Municipal Act", for the voting on debenture by-laws, providing that the Municipality shall be brought under the operation of said Act.

And whereas, this by-law is in the form prescribed by the Municipal Commissioner.

Therefore, the Council of the Rural Municipality of La Broquerie enacts as follows:

That the said the Rural Municipality of La Broquerie shall be and is hereby brought under the operation of an Act passed by the Legislature of the Province of Manitoba, assented to on the twenty-seventh day of March, A.B. 1920, entitled "An Act Respecting District Hail Insurance."

Read a first time this fourth day of November, A. D. 1920.

Read a second time this fourth day of November, A. D. 1920.

Read a third time after having received the assent of the electors thereto, and finally passed this day of A.D. 1920.

ROGER BOILY, Reeve

J. O. BEAUPRE, Secretary-Treasurer.

En Province

SAINTE-AMELIE

Mariages

Le 6 novembre. — M. Georges Coorman avec Mlle Marie Knockaert. Garçon et fille d'honneur: M. Camille Knockaert et Mlle Elza Lepla.

Le 8 novembre. — M. Elzéar Langlois avec Mlle Celina Pelland. Garçon et fille d'honneur: M. Ovide Pelland et Mlle Anna Chouinard.

Le 9 novembre. — M. Wilfrid Ouellette avec Mlle Mathilda Chouinard. Garçon et fille d'honneur: M. Télesphore Chouinard et Mlle Imelda Pinette.

Le 16 novembre. — M. Léon Benoit avec Mlle Anna Chouinard. Garçon et fille d'honneur: M. Louis Chouinard et Mlle Anita Benoit.

Le 17 novembre. — M. Léon Callewaert avec Mlle Cecilia James. Garçon et fille d'honneur: M. Nap. Callewaert et Mlle Marie James.

Le 23 novembre. — M. Adélard Sauvé avec Mlle Bernadette Lafrance. Garçon et fille d'honneur: M. Yvon Lemire et Mlle Anaise Lafrance.

Communiqué.

LAURIER

Au milieu d'une nombreuse assistance où la généralité de nos familles de la paroisse étaient représentées, la Sainte-Catherine a été ici pompeusement fêtée. Plusieurs personnes des paroisses voisines ont aussi voulu nous honorer de leur présence. Nous disons à tous un cordial merci.

Cette fête, donnée par les Dames de Sainte-Anne de Laurier, comme toujours a été bien goûtée. Lorsqu'il s'agit de se grouper pour aider à notre église, leur âme généreuse sait se dévouer, et tout ce qu'elles confectionnent, avec leur délicatesse si bien reconnue chez nous, est toujours rangé au premier ordre.

La tire de toute nuance et de toute saveur a rapporté la somme de $41 qui, avec les entrées et la collection, donna le montant de $75.00.

* * *

MM. l'inspecteur Stevenson, J.-K. Murray, A. Gibson, A. Ivans et J. Hamilton, étaient de passage ces jours derniers à Laurier.

* * *

Un agent d'assurance canadien-français a été longtemps attendu ici. Il aurait fait fortes recettes. C'est à regretter.

* * *

Le casier postal No 6 a reçu de nombreuses lettres s'informant des terres de Laurier. Il a répondu et espère avoir à répondre à d'autres.

En attendant permettez-nous de vous dire que la récolte ici n'a jamais manqué et que le rendement est toujours satisfaisant.

Les terres ici se vendent de quinze à quarante piastres l'acre, et ceux qui sont assez riches pour se retirer vendent à très bonnes conditions.

Il y a, dans notre paroisse, deux terres, à six milles et deux milles du village, qui se vendraient contre paiement de cent ou deux cents piastres, parce que les propriétaires ne peuvent demeurer sur ces fermes qui ont à peu près trente à quarante acres en culture, partie en foin, le reste propre au défrichement.

* * *

Les célibataires de notre paroisse donneront, le 20 novembre prochain, une partie de cartes au profit de notre église. Ces messieurs ont déjà prouvé leur tact; nous pouvons nous attendre à quelque chose de bien.

SAINT-EUSTACHE

Enfin la fête de la tire et des paniers est chose du passé. Nous pouvons bien dire et écrire comme tout le monde, après une fête semblable: "Ce été un grand succès." Nos deux candidates peuvent maintenant se reposer sur leurs lauriers. Elles ont travaillé ferme et elles ont été bien supportées. Grâce à leur dévouement et à celui de toute la paroisse, Monsieur le Curé a pu encaisser la jolie somme de six mille cent soixante-et-cinq piastres et quatre-vingt-dix sous ($6,165.90). Est-ce assez beau? Pour les grandes paroisses de Winnipeg, ce ne serait peut-être pas assez; ce ne serait certainement pas trop. Quant à nous, c'est suffisant pour nous satisfaire. Amour, honneur et gloire à Mlle Marthe Leclerc et à sa digne compagne, Mlle Gladys McMillan.

Outre ce concours, nous avons eu le tirage d'une bonne paire de chevaux, don de M. J.-A. McDonell. Cette paire de chevaux a été gagnée par Mlle T. Dacey, en promenade à Saint-Eustache et en visite chez son amie, Mlle Agnès Carrière. Le tirage de ses chevaux a encore rapporté quelques cents piastres pour l'église.

Maintenant doivent entrer les souscriptions. Et quand tout sera collecté nous croyons que Monsieur le Curé aura suffisamment en mains pour faire face aux dépenses occasionnées par le parachèvement de l'église.

* * *

Dans la petite énumération des belles constructions ou résidences nouvelles de la paroisse, nous avions omis de mentionner la jolie résidence de M. Donald-J. McDonell. Et cette résidence n'a pas été construite pour rien, car le 24 novembre, M. McDonell unissait sa destinée à Mlle Mary-Lilian Murphy. Mlle Murphy a trouvé justement le bon moyen de coiffer sainte Catherine. Nos félicitations et nos meilleurs voeux sont acquis aux nouveaux époux.

* * *

Il ne faudrait pas oublier de mentionner la coquette résidence que la Commission Scolaire de l'arrondissement Hallarie vient de faire construire à un de ses instituteurs, M. Antonio De Margerie. M. De Margerie aura, dit-on, sa bonne maman pour tenir sa maison, en attendant qu'une gentille personne devienne le choix de notre digne maître-chantre. Nos meilleurs voeux à ceux-ci comme à tous ceux qui désireraient "coiffer sainte Catherine d'une manière aussi pratique.

* * *

Notre cercle de l'A. C. J. C., toujours bien vivant sous la présidence de M. De Margerie, doit envoyer quelques délégués au Congrès Régional qui aura lieu le 10 décembre prochain à St-Boniface. Parmi ces délégués, on doit mentionner Monsieur le Curé, M. Alphonse Senécal, M. Raymond Senécal, M. Allard, M. Clément Lachance, M. D. Létourneau, notre président sortant de charge et M. De Margerie. D'autres membres pourront se joindre aux délégués, bien que trois seulement pourront voter.

Le Comité de Presse.

SAINT-JOSEPH

Le 4 novembre, l'ange de la mort visitait encore notre paroisse. Après une douloureuse maladie de plus d'un mois, Joseph Tremblay, fils de M. Romuald Tremblay, s'éteignait doucement à l'âge de 21 ans.

Parti au commencement de septembre faire la moisson à Somerset, ce jeune homme revenait malade vers le 24 du même mois. Les soins les plus assidus lui furent prodigués par ses bons parents qui n'épargnèrent rien pour conserver la vie de ce fils chéri, l'aîné de leur nombreuse famille. Vers le milieu d'octobre, un mieux de quelques jours fit espérer une guérison; ce fut de courte durée. Le 28 octobre, le malade eut une syncope, et à partir de ce jour, les symptômes devinrent de plus en plus alarmants. Malgré les soins attentifs de notre dévoué médecin, le Dr J.-B. Cloutier, et d'une garde-malade appelée pour aider les parents, il fut bientôt évident que le dénouement fatal ne pouvait être éloigné. Le malade reçut avec piété les derniers sacrements, et supporta avec patience les grandes souffrances de sa maladie.

Le 4 novembre, après avoir reçu une dernière absolution de notre bon pasteur qui l'assistait, et entouré de ses

parents éplorés, il rendit son âme à Dieu.

Joseph Tremblay était un jeune homme sage, un fils dévoué, qui avait à coeur les intérêts de sa famille; aussi son père perd-il en lui une aide et un soutien.

Les desseins toujours adorables du Tout-Puissant ne sont pas les nôtres. Le Divin Maître voulait auprès de Lui cette âme encore bonne. "En haut les coeurs", chers amis, parents si affligés. Votre enfant bien-aimé ne vous est pas perdu. Il prie et priera pour vous, et Dieu, écoutant sa voix, et vous voyant résignés, vous bénira, vous aidera, vous soutiendra jusqu'au jour où vous serez réunis à jamais à celui que vous pleurez.

Les funérailles eurent lieu le 6 novembre, vers les 9 h. 30, au milieu d'une nombreuse assistance de parents et d'amis. Le service fut chanté par M. l'abbé Martin, curé de la paroisse. Le deuil était conduit par M. Lucien Tremblay, oncle du défunt. Les porteurs étaient Dolphis et Julien, frères du défunt, et ses cousins, M. Théodore et Wilfrid Tremblay, Albert Remillard et Arthur Parent.

A M. et Mme Romuald Tremblay et leur famille, nous offrons nos bien sincères sympathies et les assurons d'un souvenir dans nos prières pour le repos de l'âme de leur cher disparu.— R. I. P.

STE-ANNE DES CHENES

La Sainte-Catherine a été fêtée avec éclat cette année et les organisatrices de cette fête peuvent avec raison se féliciter de leur beau succès. M. le Curé Jubinville, M. le Curé A. Giroux, M. l'abbé Sabourin, du Petit Séminaire, M. le Curé Claveloux, le R. P. Poulet, du Juniorat, M. l'abbé Bellavance, le Rév. Père Curé, le R. P. Mercier, ont honoré de leur présence la séance donnée en la salle municipale et prodigué leurs encouragements appréciés.

Voici d'ailleurs le programme de cette belle soirée paroissiale:

Ouverture—Duo: Mlles L. Lavack et M. Charlet.

"Coeurs français", 1er acte.

Entr'acte: Déclamation: Mlle Yvonne Laurin.

"Coeurs français", 2me acte.

Entr'acte—Chant: Mlle J. Laurin.

"Coeurs français", 3me acte.

Tirage de la tombola.

"La foire de Seville", premier acte.

"La foire de Seville", deuxième acte.

"Coeurs français", drame en trois actes. Personnages: La Comtesse de Fresle, Mlle Léa Désautels; Paule, sa fille, Mlle Lénore Lavack; Jeanne, sa fille, Mlle Evéline Owens; Heliette, sa fille, Mlle Annie Jodoin; La Comtesse de Werthe, Mlle Agnès Lavergne; Fredericka, sa fille, Mlle Winnie Owens; Thecla, sa fille, Mlle Yvonne Perron; Manette, vieille bonne chez la Comtesse de Fresle, Mlle Antoinette Désautels. (Episode de la guerre franco-allemande de 1870).

"La foire de Séville", opérette-bouffe en deux actes.—Personnages: Dona Isabelle, nièce du Prince Gouverneur d'Andalousie, Mlle Alice Demontigny; Frasquita, sa suivante, Mlle Lénore Lavack; la Senora del las Pastillas, Mlle Léa Désautels; Mistress Porkepick, Mlle Béatrice Lavergne; Juana-Maria, hôtelière, Mlle Antoinette Désautels; Peppa, sa servante, Mlle Agnès Lavergne; Mercedès, fruitière, Mlle Winnie Owens; Dolorès, bouquetière, Mlle Hermine Champagne; Rosita, pâtissière, Mlle Annie Jodoin; Casilda, cigarière, Mlle Stella Girard; Elvira, mercière, Mlle Antonia Neault; Manuela, lingère, Mlle Marie Larue; Antonia, bijoutière, Mlle Yvonne Perron; Pedrilla, imagère, Mlle Eveline Owens.

Voici la liste des gagnants de la tombola:

1.—Portrait de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, M. C. Champagne.

2.—Portrait du Rév. Père Curé, M. Isidore Hébert.

3.—Statue de sainte Jeanne d'Arc, M. Raoul Pelland.

4.—Chapelet monté en or, M. G.-E. Lane.

5.—Lampe de salon, Mlle Jeanne Smith.

6.—Epinglette en or, Mme S. Paradis.

7.—Photographie du Révérend Père Curé, Mme Lane, St-Boniface.

8.—Collier, M. Octavien Rémillard.

9.—Collier, Rév. Père Fiset, Montréal.

10.—Boîte de cigares, M. le Curé Claveloux.

11.—Tricot de laine, M. Edmond Blanchette.

12.—Statue du Sacré-Coeur, M. l'abbé Théo. Paré.

13.—Collet de dentelle, Mme Cyr, Wellington Apts, Winnipeg.

14.—Porte-bijoux, M. Martin Owens.

* * *

Nos édiles, M. le Maire en tête, sont allés prendre part au Congrès des Municipalités qui se tient cette semaine à Brandon.

Bientôt sera inaugurée une compagne en faveur de en faveur de l'embellissement extérieur de notre village: peinturer nos maisons, tracer des plates-bandes, cultiver des fleurs, entretenir des pelouses, tout cela nous sera exposé comme étant avantageux à tous égards. La bonne aubaine, la belle perspective!

* * *

Les cloches de notre église ont annoncé joyeusement, samedi, les baptêmes d'Armand-Urgel, fils de M. et Mme Louis Denis, et de Marie-Alice-Flavie, fille de M. et Mme Alfred Jodoin.

A. Ste-Anne.

LE MYSTERE DE M. SMALL

Toronto, 24. — John Doughty, secrétaire particulier de Ambrose-J. Small, ce propriétaire de théâtre de Toronto qui disparut en décembre dernier, après avoir déposé un chèque de $1,000,000, qu'il avait reçu de la Trans Canada Theatre, pour l'achat de ses théâtres, vient d'être arrêté à Portland Oregon. Il est accusé avoir volé A.J. Small.—Au moment de son arrestation, Doughty travaillait dans une manufacture de papier. Small n'a pas encore été retrouvé. M. Small disparut le 2 décembre 1919 et Doughty disparut le 2 décembre 1919 et Doughty disparut à son tour le 25 décembre. Une somme de $65,000 avait été offerte à celui qui retrouverait M. Small. On offrit aussi $5,000, et plus tard $15,000 pour celui qui retrouverait M. Doughty.

L'EX-KAISERINE EST MOURANTE

Amsterdam, 24.—L'ex-kaiserine Augusta-Victoria est mourante à Doorn. Les médecins ont peu d'espoir de la sauver. Ses enfants sont arrivés aujourd'hui à Doorn. Ce sont la princesse Louise et son époux le duc de Brunswick, l'ex-Kronprinz et les princes Adalbert et Etel-Friedrich.

Feuilleton de La Liberté No 19

"ALORS, ILS LE RECONNURENT"

PAR

Joseph des Verrières

(Suite)

C'était sa souffrance profonde qu'elle devait supporter seule, et qui de jour en jour se faisait plus cruciante. La faute commise autrefois, par ignorance ou par faiblesse, se retournait maintenant contre elle, et c'était la dure revanche de l'ordre méconnu et violé. Et vraiment, oui, l'heure était venue; et sans savoir de quelle atroce peine il torturait sa mère, Lucien ajoutait maintenant:

— Te rappelles-tu, maman, lorsque nous étions tout petits, tu nous regardais parfois au fond des yeux en nous disant: "Que deviendrez-vous plus tard, mes enfants?... Que deviendrez-vous quand vous serez grands?"

Elle les leur avait dits souvent, ces mots qui trahissaient déjà mystérieusement son inquiétude maternelle. Et ce n'était pas sa moindre souffrance que de les entendre à présent répétés par son fils.

— Maman, continuait Lucien, veux-tu combler nos espérances, nous rendre heureux pour toute notre vie?...

Il s'agenouilla devant elle.

— Veux-tu donner à Dieu l'un de tes enfants, et que Dieu, en même temps, te rende un autre fils?...

Elle n'avait pas deviné jusque-là. Et elle craignit d'abord de trop comprendre... "Donner à Dieu l'un de ses enfants..." C'étaient là des mots inconnus pour elle. Pendant un instant, elle essaya d'en saisir la réalité cachée, puis enfin:

— Toi, dit-elle... Toi, Lucien...

— Je voudrais être prêtre, maman, pour servir Dieu et faire le bien... Et voici André qui sera, si tu y consens, ton enfant désormais...

Elle ne répondait plus. Elle pleurait. Elle essaya de parler. Mais à la pensée que ce serait pour dire: "Non, c'est impossible", les paroles expiraient sur ses lèvres. A chaque seconde qui s'écoulait, scandée dans le silence par le balancier de l'horloge, la nécessité s'imposait plus pressante de répondre; tandis que Lucien, se méprenant sur la vraie raison des larmes de sa mère, redoublait ses instances et ses prières:

— Ne pleure pas ainsi, maman. Je ne te quitterai pas encore... Et puis, Dieu te soutiendra, te consolera... Mais réponds-moi, je t'en supplie... Réponds-moi aussi pour André... Je sais qu'au fond de ton coeur tu as dit oui. Laisse-le s'échapper enfin, ce mot que nous attendons. Je t'en supplie, maman...

Lucien ne soupçonnait pas à quel point il était cruel et que chacun de ses mots déchirait la blessure vive au coeur de sa mère. Elle avait atteint l'extrême limite de la souffrance. Elle défaillait. Et elle n'eut que la force de répondre:

— Tais-toi... Tais-toi! Tu me fais mal!

Il se releva, épouvanté. Elle s'était renversée dans son vieux fauteuil, les yeux fermés, le visage si pâle qu'une inquiétude mortelle les saisit tout à coup. Lucien prit sa mère dans ses bras et la porta sur un lit. Mais aussitôt elle avait rouvert les yeux et s'efforçait de sourire afin de les rassurer.

— Maman, pardonne-moi..., disait Lucien bouleversé.

Il posa un baiser sur le front de sa mère, et ils restèrent un instant rapprochés, se tenant la main, lui n'osant plus parler, tandis qu'elle savourait, après cet excès de souffrance, la minute de répit qui lui était laissée. Alors André s'approcha, et touchant légèrement la main de son ami:

— Lucien, dit-il à voix basse, je te quitte pour ce soir... Je reviendrai demain... plus tard... dans quelques jours... Et je serai ce soir à la maison si tu as une bonne nouvelle à me dire.

André sortit à demi joyeux et inquiet, et, pour calmer son impatience, se mit à marcher à grands pas, humant à pleine poitrine la brise fraîche d'automne qui recommençait à souffler. Et soudain son inquiétude grandit en lui jusqu'à se changer en véritable angoisse. Il lui parut certain, clair comme le jour, que la mère de Pauline ne consentirait pas à son union avec la jeune fille. Ce silence, ces larmes, puis ce cri qu'elle avait poussé: "Tais-toi, tais-toi", ne trahissaient-ils pas suffisamment son hésitation, sa crainte de contrister ses enfants sans doute, mais aussi sa volonté de ne pas répondre: oui? Si elle avait dû le prononcer, ce mot si passionnément attendu, il ne lui aurait pas tant coûté. Maintenant, seule avec eux, elle leur répondait enfin, et c'était pour renverser le rêve fragile qu'il avait édifié. Cette certitude fut un instant si vive chez le jeune homme, qu'il s'arrêta pour réfléchir et prendre sur-le-champ une décision. Un parti se dessina rapidement en son esprit. Deux jours auparavant, le directeur de la "Banque lyonnaise", qui appréciait beaucoup les rares qualités de son employé, lui avait offert un poste de confiance dans une succursale toute nouvelle, à Orléans. Il n'aurait qu'à accepter cette proposition avantageuse... La pensée même lui vint de porter tout de suite son acceptation au directeur. Mais alors sa certitude s'ébranla. Il aimait trop Pauline pour désespérer si tôt. Le bon sens le ressaisit. Partir ainsi sur une vague crainte que rien ne justifiait!... Quelle raison pouvait-elle avoir, la mère de Pauline, pour ne pas consentir à leur bonheur? Une raison?... Il en entrevit une, et son inquiétude s'accrut de nouveau. N'était-il pas fils du militant socialiste qui, tant de fois, au cours des réunions publiques, avait applaudi aux blasphèmes les plus retentissants; frère, surtout, de la malheureuse qui les avait déshonorés? Quelque estime qu'elle eût pour lui, la mère devait hésiter à fondre en une famille leurs familles si dissemblables. Et Pauline elle-même, qui l'aimait sans doute, qui avait sincèrement accepté son amour, ne voudrait-elle pas, à la réflexion, reprendre la parole imprudemment donnée? Une seconde fois, André se dirigea vers la Banque lyonnaise, où le directeur avait ses appartements. Mais il n'eut pas la force de tenir sa résolution jusqu'au bout. Alors, il rentra chez lui, assuré maintenant que son ami lui apporterait, le soir même, une réponse qu'il espérait et redoutait avec une égale impatience.

— Lucien n'est pas venu? demanda-t-il à sa mère. Et comme elle répondait: "Mais non, je te croyais chez lui", il éprouva un soulagement, ayant eu un instant la crainte d'avoir trop longtemps prolongé sa promenade, et d'arriver peut-être trop tard. [illegible]

Pendant ce temps, une scène bien différente de ce qu'il avait imaginé se passait chez Lucien. André parti, la mère avait eu comme un sursaut d'énergie. Sans écouter ses enfants qui la suppliaient de se reposer, elle se leva; elle les fit asseoir près d'elle.

— Laissez-moi vous parler, dit-elle. Je vous ai trop longtemps caché ce secret. Vous le connaîtrez maintenant. Après, vous me jugerez.

Et, les paupières closes, pour ne point voir sur leurs visages l'expression de douleur et de honte qu'elle avait tant redoutée, elle leur fit le triste récit de son existence [illegible], de sa faute, de sa misère et de son relèvement. Et quand elle eut achevé, le seul geste de Lucien fut pour lui donner le baiser le plus tendre et le plus respectueux qu'il eût jamais donné à sa mère, et sa seule parole pour lui dire:

— Ma pauvre maman!

Ils demeurèrent ensuite longtemps en silence, n'ayant plus rien à s'apprendre dès lors qu'ils connaissaient tous trois le plus intime secret de leur souffrance. Toutes les conséquences de ce passé soudain révélé leur apparaissaient maintenant. Quelle brisure!... Quelle désillusion! Lucien pouvait-il songer à être prêtre, lorsque sur sa naissance il y avait une souillure? Que cette souillure constituât une officielle tare, un "empêchement", dont il est facile après tout d'obtenir la dispense, ce n'était pas à cela qu'il songeait. Mais aurait-il jamais le courage, connaissant ce qu'il connaissait, d'avancer jusqu'à l'autel?... Et Pauline, qui chérissait André, qui avait éprouvé ce jour même tant de joie et tant d'espérance, Pauline renoncerait aussi à tout ce bonheur entrevu. Non pas qu'elle doutât de l'amour généreux et compatissant d'André Gérard; mais comment révéler, même à lui, le secret qu'une mère avait à peine osé avouer à ses enfants? Les minutes, les quarts d'heure passaient, et ils demeuraient tous trois immobiles, impuissants à secouer leur accablement, levant parfois à la dérobée les yeux l'un vers l'autre, craignant, si leurs regards se rencontraient, d'éclater ensemble en sanglots. A la fin, pourtant, les larmes, longtemps contenues, s'échappèrent. Ils les laissèrent couler longtemps, et ce fut déjà une consolation. Il y eut dans leurs âmes comme un premier apaisement, une résignation naissante. Alors Lucien se ressouvint d'André, qui l'attendait plein de confiance. "Je serai ce soir à la maison si tu as une bonne nouvelle à me dire." Ne serait-ce pas un véritable mensonge que de lui laisser plus longtemps cette confiance trompeuse? Il fallait donc, et tout de suite, lui porter la vérité, lui annoncer ce refus, cette déchirante réponse, sans y ajouter un mot, une raison, une explication. André se perdrait en conjectures; il les accuserait peut-être; il serait désespéré: et Lucien n'en aurait pas moins le devoir de se taire. Un fils ne dévoile pas la honte de sa mère. Mais quelle nouvelle douleur ajoutée à toutes les autres!

Lucien pourtant n'hésita pas.

— Je vais chez André, fit-il simplement.

Et ni sa mère ni Pauline ne demandèrent: "Que lui diras-tu?" tant elles connaissaient d'avance chacune des paroles nécessaires qu'il prononcerait. Et quand il fut auprès d'André, lorsqu'il l'eut regardé avec une infinie tristesse, lorsqu'il eut balbutié:

— Mon cher André... mon ami... pardonne-moi pour le chagrin que je t'apporte....

André l'arrêta:

— Je comprends, dit-il.

Et il ajouta:

— Tu n'as même pas besoin de me dire la raison... Je la sais....

Lucien tressaillit.

— Tu la sais?

— Elle est trop claire!... La douce, la pure Pauline ne sera pas l'épouse du frère d'Adèle Gérard.

— André, dit Lucien suppliant, je ne t'ai jamais menti... Me croiras-tu si je te jure que ce n'est pas cela, que cette pensée méchante n'a pas même effleuré notre esprit...

— Eh bien, alors..., pourquoi? reprit le jeune homme sourdement.

— Ne me le demande pas, André... Tu le saurais déjà si quelqu'un pouvait le savoir...

Il y eut une minute de silence. Puis André reprit:

— C'est la réponse de Pauline que tu m'apportes?

— C'est sa réponse.

— Et elle n'a rien ajouté?... Tu n'as plus rien à me dire de sa part?...

— Plus rien.

Lucien enfonçait chaque mot comme une arme au coeur de son ami. Il savait quelle blessure il ouvrait ainsi; il en était désespéré, et il ne pouvait pas se soustraire à ce devoir.

— C'est bien, dit alors André. Je te remercie... Nous nous dirons adieu pour quelque temps, Lucien... Je dois partir cette semaine...

— Partir?... Nous quitter... nous, tes amis?

— Crois-tu, répliqua le jeune homme amèrement, qu'il me soit possible à présent de retourner près de toi... près d'elle...?

Il fit un effort pour prononcer ce dernier mot, et dans l'intensité de sa souffrance ses yeux se fermèrent un instant, puis il continua:

— ... Et de retrouver le calme et la joie, avec ce soupçon au coeur?...

— Ce soupçon!... André, tu ne crois donc pas à ma parole..., même quand je t'en supplie?....

— J'ai confiance en toi, Lucien, j'essayerai...

— Et c'est un adieu qu'il faut nous dire?...

— Oui, adieu. Au revoir peut-être!

Lucien quitta son ami. Et le soir, seul en sa chambre, les deux genoux en terre et les bras étendus, il cria vers Dieu cette prière:

— Mon Dieu, pour que nos péchés soient effacés, pour que nos âmes grandissent dans la lumière et dans l'amour... pour que votre règne arrive... pour que les moissons futures mûrissent... pour que la graine qui meurt en terre soit féconde... mon Dieu, prenez cette douleur!

CHAPITRE II

Le rachat

Tous les soirs, depuis son arrivée à Orléans, en quittant le bureau de la Banque lyonnaise et avant de regagner sa paisible chambre du faubourg Bannier, André avait pris l'habitude de faire une promenade sur les rives de la Loire. C'était sa seule distraction. Il passait auprès de la statue de Jeanne d'Arc, l'héroïne dont la cité orléanaise garde un si vivant souvenir; il s'engageait sur le pont qui conduit aux Tourelles; et là-bas, sur la rive déserte, il écoutait couler le fleuve, enflé par les pluies d'automne, sous les arches déjà trop basses. Devant lui, la ville s'illuminait, élevant au-dessus du faîte de ses maisons pressées, ainsi que sur un pavois, la masse sombre de la cathédrale. André suivait le cours de l'eau, s'abandonnant aux souvenirs, aux pensées toujours renaissantes, que durant la journée il s'obstinait à chasser. Un peu plus loin, il remontait. Il traversait toute la ville, et, passant près de la gare, dont la façade brillante se dresse comme une toile de décor, pressant le pas sur cette place balayée par la bise, il s'enfonçait enfin dans la rue interminable et droite qui forme le faubourg où il logeait.

Et cela durait depuis un mois.

Il sortit ce soir-là à l'heure habituelle, et se rappela tout à coup qu'à pareille date, presque à pareille heure, un mois auparavant, il débarquait à Orléans.

— Un mois, pensa-t-il, et comme déjà cela me semble loin!...

Il se rappela aussi combien les événements s'étaient brusquement précipités, comment il s'était trouvé, en quelques jours à peine, transporté soudain à plus de cent lieues de sa ville natale. Sitôt reçue la triste nouvelle, le soir même de ce dimanche où s'écroulait lamentablement son rêve d'amour, il avait parlé à son père de la proposition du directeur de la Banque, de son dessein de l'accepter.

— C'est bien, avait répondu Jacques Gérard, non sans un chagrin secret, tu prépares ton avenir, tu as le droit d'en prendre souci.

Dès le lendemain matin, André portait sa réponse au directeur. Il revoyait maintenant encore l'étonnement de l'excellent homme à lire sur le visage de son employé une si poignante tristesse.

— Mais, mon cher ami, je ne vous oblige pas à partir... Ce n'est qu'un service que je vous demande... dans votre propre intérêt, d'ailleurs.

André s'était raidi pour répondre:

— Non, non, c'est sans regret que je pars.

Et l'affaire avait été conclue:

— Une bonne affaire pour vous, mon ami, ajoutait le directeur.

Puis, en le reconduisant:

— Croyez bien que vous n'êtes pas en exil... Si le temps vous dure là-bas, revenez chez nous... La Banque lyonnaise vous est toujours ouverte.

Deux jours plus tard, André Gérard était parti.

Il était tout désemparé, loin de sa famille, loin de son ami. Comment imaginer ce que cet éloignement serait pour lui de regrets et de tristesse? Loin de Lucien, le compagnon inséparable de sa vie, loin de Pauline qu'il aimait plus passionnément que jamais. Il restait seul, ne voyant et ne connaissant personne, que son logeur ou son hôtelier, et les indifférents camarades de la Banque. Et ses jours lui semblaient bien longs, maintenant qu'il n'avait pour perspective, au terme de son labeur, que le silence et la solitude de sa chambre. Pourtant, il ne regrettait pas sa résolution; s'il fût demeuré à Lyon, combien davantage il aurait souffert! Mais sa grande amertume, c'était de se répéter chaque jour:

— Ils m'ont refusé et méprisé parce que je suis le frère d'Adèle... Ils ne m'ont pas assez aimé pour oublier ce déshonneur...

Parfois, il s'étonnait d'en éprouver plus de douleur que d'irritation.

— Ils ont bien fait, en définitive, et c'était raisonnable, songeait-il.

Il n'avait même pas de ressentiment contre Adèle. Et il n'y avait place en son coeur que pour une tristesse infinie.

Ce qui survivait, du moins, en cette douloureuse épreuve, c'étaient sa foi et ses grandes espérances d'apôtre. La prière de Lucien, au soir de la douloureuse journée, André pour sa part l'avait répétée avec une égale vaillance:

— Partout où je serai, disait-il, partout où Dieu me conduira, je sais que j'ai à travailler pour lui. N'est-ce pas assez pour me soutenir?...

Pourtant, après trente jours, il n'avait pas eu la force de se mêler à l'un des groupes de jeunesse, si nombreux dans la ville. Mais, le dimanche, il passait ses meilleurs instants à prier, sous les hautes voûtes de la gothique cathédrale, dans la nef vaste et trop claire de Saint-Paterne, sa paroisse nouvelle. Et il croyait ardemment que s'il était brisé et meurtri, sa souffrance ne serait pas vaine, qu'elle l'aiderait à être meilleur, qu'elle le préparait à une mission féconde, et qu'enfin, peut-être, à distance, sans qu'il pût rien deviner de cette surnaturelle action, elle se transformait en grâces, en lumière pour une âme inconnue, qui lui devrait à lui, sans s'en douter davantage, le réconfort et le salut.

On était à la veille de Noël.

Tandis qu'André quittait la Banque lyonnaise, presque à la même heure, là-bas, à Lyon, Adèle sortait, la malheureuse fille, pour la deuxième fois de prison. Deux fois la prison en six mois! Elle y était venue d'abord, deux jours après sa fuite de chez l'étudiant, deux jours passés à l'aventure, à marcher sans but, droit devant elle, comme une bête traquée, folle de crainte et de misère. Le second soir, elle avait été prise dans une rafle nocturne, conduite au commissariat, puis à la maison d'arrêt. Elle en était sortie au bout de quelques heures, pour y rentrer cinq mois plus tard pour vol, escroquerie, coups et blessures. Et c'était, dans l'intervalle, la plus hideuse et banale histoire de la dégradation et de la déchéance.

Au dehors, elle s'arrêta, déshabituée d'être seule et d'être libre, et de revoir autour d'elle l'horizon de la cité. L'air était froid; le vent soufflait. Elle frissonna sous son mince vêtement, et, pour retrouver un peu de chaleur, elle se mit à marcher. Que faire?... A la prison, du moins, elle avait un gîte et du pain; et elle était bien résolue, du reste, à y reprendre bientôt sa place. Mais ce soir? Retourner dans l'affreux bouge d'où elle était sortie deux mois auparavant? On ne la recevrait plus. Recommencer toute seule son métier de pécheresse? Un spasme de dégoût lui serra la gorge, au souvenir de son existence misérable. Mendier? Peut-être, mais, du moins, pas ce soir. Et puis, pourquoi se soucier? Elle avait mangé tout à l'heure. Elle n'avait pas faim. Elle pouvait attendre que demain se lève.

Elle continua de marcher. Elle se sentait reposée et forte. La brise du soir lui faisait du bien. Il n'y avait plus en elle de pensée ni de sentiment, rien que la sensation de ce bien-être physique. Elle allait, sans voir et sans entendre, remontant le cours du fleuve et traversant la ville. A la fin, elle s'arrêta. Elle regarda autour d'elle avec étonnement. C'était un quartier ignoré et désert. Sur l'autre rive du Rhône, il n'y avait point d'habitations. Mais des arbres se découpaient dans l'ombre avec une apparence d'impénétrable taillis. Elle devina que c'était le parc de la Tête d'Or. Fatiguée de sa longue marche, elle s'assit sur un banc, le dos tourné aux maisons du quai, en face du fleuve si impétueux à cet endroit et dont elle apercevait par instants les reflets fugitifs.

(A suivre)

(Suite de la 1re page)

qu'on ambitionne de leur donner. Si nous n'avions pas assez de coeur et de fierté nationale pour nous opposer à cette oeuvre, nos enfants seraient des infirmes pour la vie.

"La formation première ne s'acquiert que par l'étude de la langue maternelle. Chaque être en effet se développe en fortifiant le principe qui lui a donné la vie. Pour lui inoculer une sève empruntée il faut qu'il soit assez robuste pour se l'assimiler, sinon il sera assimilé par elle."—Mgr Ross.

Assimiler les divers éléments pour qu'ils composent un grand tout de langue anglaise, voilà le but visé par le programme scolaire. Et parce que nous, de langue française, nous voulons rester de langue française, tout en ayant de l'anglais la connaissance que nous jugeons nécessaire à nos intérêts, nous avons une double raison de nous plaindre du programme actuel, d'abord parce qu'il pèche contre les règles d'une saine pédagogie, ensuite parce qu'il est un attentat à notre vie nationale.

Inutile de nous chanter sur tous les tons l'hymne des bonnes dispositions; inutile de nous trouver tout à coup de merveilleuses qualités; inutile de parler des deux grandes races qui doivent vivre harmonieusement dans ce beau pays; aussi longtemps que l'une prendra l'autre à la gorge pour l'étouffer — et ici les actes sont plus convainquants que les paroles — notre dignité nous oblige à prêter une oreille distraite à ce concert et notre sécurité nous presse de voir à autre chose. Et nous est avis que si la province de Québec ne s'est pas résignée à devenir la réserve qu'on ambitionne de faire d'elle, comme le prouve le sort que l'on inflige à ses minorités ici et ailleurs, alors qu'elle est si généreuse chez elle, il lui faudra garder encore quelque temps la réserve que son honneur lui impose dans les circonstances, réserve qui lui a déjà valu de voir changer une campagne de dénigrement en un concert de louange.

Pour nous, en attendant des jours meilleurs qui semblent poindre à l'horizon, sachons tenir, espérer et prier.

LA PRESSE ET LES OEUVRES SOCIALES

L'un des aspects les plus consolants de le la situation actuelle, au Canada français, c'est la rapide création d'oeuvres utiles et intéressantes, oeuvres de réfection morale et intellectuelle, oeuvres sociales et économiques: Association de la Jeunesse catholique, oeuvre des Retraites fermées, Association catholique des voyageurs de commerce, Syndicats catholiques et nationaux, ligues d'action française et de défense nationale, oeuvres universitaires, congrès de commissaires d'écoles, caisses populaires, sociétés coopératives de toutes sortes— sans parler des oeuvres de bienfaisance et d'éducation, déjà fortement implantées chez nous mais soutenues, la plupart, par les communautés religieuses.

Cette floraison magnifique annonce déjà de riches rendements. Elle démontre que les Canadiens répondent enfin à l'appel du devoir social. Ils ont fini par comprendre qu'il n'est pas juste de laisser au clergé et aux congrégations tout le fardeau des oeuvres sociales, qu'il n'est pas prudent d'abandonner aux politiciens la solution de tous les problèmes vitaux de la race et de la nation.

Ce n'est pas trop tôt. Que de temps perdu! Que de situations entamées! Que de positions à reprendre! Si l'on faisait le bilan des richesses morales et intellectuelles perdues, des forces sociales gaspillées, au cours des longues années où la stérile violence des luttes électorales venait seule à l'occasion, secouer la torpeur de l'égoïsme individuel, on serait épouvanté du résultat. Mais oublions le passé, sauf pour ne pas le recommencer, et tournons-nous vers l'avenir.

Honneurs aux hommes intelligents et dévoués, aux apôtres sociaux qui ont entrepris de nous sortir du bourbier de la petite politique et des mesquines préocccupations! Mais pour que ce mouvement soit fécond et durable, il est bon de rechercher les causes qui en ont permis la naissance, qui en assureront la permanence et le plein rendement.

Parmi ces causes, on n'a pas assez remarqué l'action de la presse catholique et nationale, de la presse de doctrine et d'idées; tout comme, parmi les origines du mal qu'on veut combattre, on n'a pas suffisamment signalé l'influence des journaux de parti et celle, plus délétère encore, de la presse jaune.

Toutes les oeuvres qui j'ai mentionnées, sauf l'Association de la Jeunesse catholique, sont postérieures à la création des premiers organes de défense religieuse et nationale. Quelques-unes en sont nées. Toutes, sans exception, ont trouvé dans ces organes leurs principaux points d'appui. Ces journaux ont contribué plus que tout autre moyen de pénétration à créer la mentalité qui a permis à ces oeuvres de naître, de vivre et de croître. Ils font connaître leurs activités, ils démontrent et soulignent leur bienfaisance, ils cultivent les idées et les doctrines dont elles s'alimentent, ils suscitent et soutiennent les énergies dont elles vivent.

Quel succès aurait obtenu l'Association d'éducation d'Ontario et, généralement, la cause sacrée de l'éducation catholique et nationale sans son vaillant et constant défenseur, le *Droit?* Où en seraient les syndicats catholiques, les caisses populaires et tant d'autres oeuvres, sans *l'Action Catholique, le Devoir, le Progrès du Saguenay* et les rares hebdomadaires qui s'inspirent des mêmes idées directives?

Ces oeuvres, je le sais, ont fini par obtenir la publicité des autres journaux — forcés de suivre sur ce terrain les journaux de doctrine. Les organes de parti et les gazettes d'affaires ont fait aux oeuvres une part de leur publicité, le jour où ils ont vu dans l'importance grandissante de ces nouvelles activités un moyen d'accroître ou d'alimenter leur clientèle. Je laisse à la conscience réfléchie ou d'alimenter leur client de décider dans quelle mesure ils sont justifiables de se prêter à ce calcul, d'apporter l'appoint de leur patronage à des publications dont l'esprit et les tendances générales faussent les consciences, obscurcissent les intelligences et corrompent les moeurs. Dénoncer et combattre le mal, puis lier partie avec ceux qui le propagent, ne paraît pas d'une saine logique, ni même d'une morale très sûre. Les hommes d'oeuvre peuvent aussi se demander ce qui leur resteraitt de publicité le jeur où les journaux de doctrine, morts d'inanition, ne seraient plus là pour stimuler les bons offices des organes politiques et de la presse jaune.

Mais ce qui importe plus que la publicité, c'est l'esprit public, c'est le sens social, c'est la mentalité générale. A notre epoque où la masse des gens de toute catégorie ne lisent à peu près que les journaux, c'est la presse qui forme ou déforme l'esprit public, le sens social, la mentalité générale. De là la nécessité de fonder, de soutenir et de répandre des journaux qui créent et alimentent un sain esprit public, un sens social vraiment chrétien, une mentalité générale toute pénétrée de foi catholique et de patriotisme.

De l'exactitude de cette déduction les hommes d'oeuvre semblent généralement convaincus, du moins si l'on en juge par tout ce qu'ils demandent et obtiennent de la presse catholique et nationale: articles de propagande, comptes rendus, publicité spéciale et généralement gratuite. Mais ce qu'ils paraissent ignorer, c'est que les journaux dont ils usent si largement coûtent horriblement cher à ceux qui les publient et que les services qu'ils en reçoivent en accroissent sensiblement les charges. Ce qu'ils ne paraissent pas comprendre, c'est que l'oeuvre de la presse catholique, si hautement recommandée par les Papes depuis soixante-quinze ans, est la plus lourde et la plus difficile des oeuvres et que toutes les autres, qui en profitent, ont envers elle des obligations de solidarité chrétienne, de charité et même de justice.

II.

C'est Charles Maurras, je crois qui a défini la presse "la locomotive des oeuvres". Cette comparaison est assez exacte. La plupart de nos hommes d'oeuvre trouvent très commode de s'installer dans le train de remplir les fourgons de leurs colis, de se faire transporter à destination et même d'aller et venir sans bourse délier. Ils ont l'air de croire que le mécanicien et le chauffeur, en plus de leurs sueurs, de leur dur labeur, des intempéries qu'ils endurent, des dangers qu'il affrontent, doivent aussi fournir à leurs frais le charbon qui chauffe et actionne la machine.

Les fondateurs et directeurs de journaux pourraient en dire long sur ce chapitre. Les hommes dévoués qui soutiennent *le Droit* ont recueilli d'incroyables rebuffades d'institutions pourtant intéressées au triomphe des causes que soutient à l'avant-garde ce vaillant journal d'Ottawa. Nous avons nous-mêmes fait de multiples expériences symptômatiques. S'il me fallait dresser la liste des institutions, des associations, des oeuvres de toute sorte qui ont recours à la publicité gratuite, aux article bienveillants, aux réclames directes ou indirectes, aux services personnels ou professionnels des rédacteurs pour se faire connaître du public, pour s'attirer des aumônes, des concours et des sympathies, on serait étonné de la longueur de la liste et plus encore de ce que ces services, non compensés représentent de charges pour le journal.

On peut évaluer à vingt-cinq mille piastres, au bas mot, les sommes *déboursées* par le *Devoir*, depuis sa fondation, pour venir en aide à diverses oeuvres sociales, intellectuelles, bienfaisantes ou économiques, dont aucune ne lui a rendu l'équivalent des services qu'elle en a reçus.

Ces contributions, qu'on ne l'oublie pas, ne sont pas prélevées sur les gains d'une entreprise lucrative. Elles aident au contraire à creuser un déficit comblé, chaque année, par une demi-douzaine de personnes, elles-mêmes chargées de famille et chargées d'oeuvre. Et ce déficit se produit, parce que ces journaux se maitiennent dans des conditions d'indépendance et de dignité morale qui leur permettent d'apporter aux autres activités catholiques et nationales un utile appui.

* * *

Mais, objectera-t-on, la plupart de ces oeuvres vivent elles-mêmes de contributions volontaires; aucune n'est lucrative; comment pourraient-elles contribuer au soutien matériel des journaux catholiques et nationaux? Je ne prétends pas que les oeuvres, comme oeuvres, doivent verser à la caisse des journaux. Il n'y a qu'aux journaux qu'on trouve tout naturel de faire donner ce qu'ils n'ont pas. Mais il y a de multiples manières d'aider la presse catholique. Dans le cas des oeuvres de bienfaisance, quelques-uns de leurs patrons, souvent fort riches, pourraient peut-être s'aviser d'aider personnellement au soutien des journaux dont ils se servent si généreusement pour attirer des sympathies et des secours à leur oeuvre de prédilection. Quant aux oeuvres de propagande intellectuelle ou sociale et aux associations professionnelles, elles pourraient faire beaucoup pour attirer des lecteurs aux journaux qui les aident, pour recueillir des souscriptions en leur faveur, organiser des conférences, etc. A qui veut pratiquer le devoir de solidarité et de charité sociale, les ressources ne manquent pas. Combien y ont songé jusqu'ici? *L'Association Catholique des Voyageurs de Commerce*, la plus récente de ces oeuvres et celle peut-être qui a le moins besoin des journaux, a été la première à tenter quelque chose de tangible en faveur de la presse catholique et nationale. Aussi, c'est avec un réel bonheur que nous lui avons confié le soin d'organiser la première conférence que je dois donner à ce sujet. Cet exemple, je pense, en suscitera d'autres. Puisse-t-il en résulter un concours permanent de toutes oeuvres catholiques et nationales en faveur de la presse catholique et nationale! Ce concours est aussi nécessaire aux oeuvres qu'aux journaux; elles doivent travailler sans cesse à répandre les publications dont l'influence et l'action éducatrice soutiennent leurs activités particulières. Ceci est vrai de chaque oevure; c'est encore plus vrai de l'*ensemble des oeuvres*.

A quoi tendent, en somme, toutes ces activités diverses? A améliorer la situation morale, intellectuelle et matérielle du peuple canadien-français; à mettre nos compatriotes en mesure de mieux élever leurs enfants, de s'entr'aider plus efficacement, de servir plus fidèlement l'Eglise et la patrie, et d'atteindre l'objectif suprême de toutes les actions individuelles et sociales, c'est-à-dire d'accomplir les fins que Dieu a données à l'homme et à la société. Pour parvenir à ce but, pour se maintenir à ce niveau, certaines conditions sont essentielles: faire connaître à tout le monde les oeuvres diverses qui sollicitent le concours de chacun, selon ses aptitudes, son tempérament, sa situation; établir entre ces oeuvres un lien de solidarité qui fortifie leur action et les préserve de l'étroitesse de vues, de l'égoïsme collectif qui est la pierre d'achoppement de beaucoup d'oeuvres excellentes en soi; enfin, les maintenir toutes dans l'ambiance générale du milieu et de l'époque où elles opèrent, afin de les préserver du danger de vivre dans l'irréalité ou l'isolement, d'où résultent la dessication intérieure et la stérilité.

Or, ces conditions essentielles, les oeuvres catholiques et nationales les trouvent dans la presse catholique et nationale. J'ose dire qu'elles ne les trouvent que là.

Il y a quelques semaines, le président de l'Association de la Jeunesse Catholique, M. Guy Vanier, de passage à Winnipeg, faisait une observation que la *Liberté* a soulignée, que le *Devoir* a commentée. Beaucoup de jeunes gens, disait-il, voudraient se dévouer, mais ils restent inactifs, parce qu'ils ne savent où porter leur effort; et ils ne savent où aller, parce qu'ils '*ne savent pas regarder*". C'est très juste. Mais pour plusieurs, n'est-ce pas que l'oeuvre qui répondrait à leur vocation sociale n'est pas à la portée de leurs regards? S'ils ne savent pas *regarder*, n'est-ce pas qu'ils ne peuvent *voir?*

Un religieux expérimenté parlait un jour d'un modeste opuscule, sorti des presses du *Devoir*, et dont l'unique mérite est de faire connaître les oeuvres de missions entreprises et soutenues par les communautés canadiennes-françaises. "Cet ouvrage, disait-il, est très favorable au recrutement des sujets, parce qu'il aide à fixer les vocations particulières. Que de vocations manquées par défaut de connaissance de l'oeuvre qui commande le choix de l'appelé!"

C'est précisément le rôle de la presse catholique et nationale. En faisant connaître *toutes* les oeuvres d'inspiration catholique et de fondation nationale, elle fait surgir parmi les laïques les vocations sociales; elle aide à les orienter, puis à les fixer, condition nécessaire à leur efficacité. En faisant "regarder", elle fait agir.

Par la même diffusion générale et impartiale, elle tient toutes les oeuvres en contact et en relations mutuelles. Elle leur aide à s'entraider; elle les empêche de se nuire. Elle préserve chaque oeuvre particulière de la dangereuse tentation de se croire la seule efficace, la seule qui mérite d'être encouragée, soutenue et propagée. Avec notre tempérament, nos habitudes nationales, notre esprit un peu exclusif, même dans le bien, cette seule action de la presse est d'une importance capitale.

Enfin, la presse catholique et nationale, la presse quotidienne surtout, est l'argent d'information qui apporte aux hommes d'oeuvres les aperçus et les renseignements dont ils ont besoin, absolument besoin pour mettre leurs activités en pleine valeur. C'est la cloche d'alarme qui les tient en éveil; c'est le phare qui jalonne la route et marque les écueils. Aux moralisateurs, elle désigne les plaies sociales les plus infectieuses et les plus répandues, celles qui appellent leur action curative et urgente; ce ne sont pas toujours les plus visibles. Aux intellectuels, elle signale les attaques les plus insidieuses contre l'intelligence de la race; elle les empêche de s'engoncer dans le dilettantisme égoïste ou une vaine complaisance en eux-mêmes, et de tourner en petites sociétés d'admiration mutuelle, piège ordinaire des savants et des lettrés, ou de ceux qui se croient tels. Aux économistes, aux ouvriers, aux hommes d'affaires, elle rappelle sans cesse que leurs activités doivent rester subordonnées aux intérêts supérieurs de la race, que l'homme ne vit pas seulement de pain et que, s'il est utile, nécessaire même, d'armer les Canadiens-français pour les luttes économiques, il ne faut pas sacrifier à cet objectif les exigences de leur foi, leurs traditions, leur culture supérieure.

Sur l'utilité de la presse comme moyen de diffusion des oeuvres, il n'y a pas lieu, je pense, d'insister. Tout le monde tombera d'accord. Mais développons les deux autres aspects: la presse, lien nécessaire des oeuvres; la presse, stimulant et régulateur des activittés sociales. Pour en mieux faire saisir l'importance, empruntons quelques exemples à divers types d'oeuvres religieuses, intellectuelles, économiques.

Henri BOURASSA.

IL REFUSE UN MILLION

Boston, 28. — Charles Garland a refusé en part d'héritage paternel, exactement un million de dollars, en déclarant qu'il veut gagner sa vie à la sueur de son front. "Pourquoi serai-je riche, lorsque je n'ai rien fait pour le devenir. Pour vivre chrétiennement il vaut mieux ne jamais être oisif, et la richesse est une tentation de refuser l'effort."

LE SUCRE A 13 SOUS

Montréal, 9. — Le sucre granulé qui se vendait 16 sous ces jours derniers, est descendu à 13 sous, prix auquel on pouvait se le procurer à maints endroits dans le détail, hier.

LA FARINE A LA BAISSE

Winnipeg, 9. — On vient d'annoncer une réduction de 30 sous par baril, sur le prix de la farine de première qualité. Cette réduction prend effet immédiatement, à la suite d'une baisse de 22½ sous sur le marché du blé, durant les sept derniers jours.

MGR GROUARD

SOUVENIRS DE 60 ANS DE MISSION

No 21

(*Suite*)

Muni ainsi de ses instructions, je partis en barge avec deux Frères Oblats, le Frère Charbonneau, Canadien, et le Frère Fortin, venu de France. Trois bonnes filles bretonnes, voulant se faire religieuses au couvent des Soeurs Grises de la Providence, s'embarquèrent avec nous. Le voyage s'exécuta dans les conditions inévitables de dangers et de misères au milieu des rapides de la rivière Athabaska. Mais nous arrivâmes sains et saufs à la mission de la Nativité. J'eus une grande joie en revoyant ces lieux, berceau de ma vie de missionnaire Oblat, et en y trouvant le Père Pascal, que je n'avais pas encore vu, le Père Ledoussal, les Frères Ancel, Hémon et Schers, et les bonnes Soeurs, dans un beau couvent récemment construit avec le concours de M. MacFarlen, alors bourgeois du fort Chipweyan.

Cependant ma joie fut tempérée par un ensemble de circonstances très désagréables. La saison avait été excessivement pluvieuse et l'eau inondait les prairies où l'on faisait le foin pour les bêtes à cornes, car la mission possédait un petit troupeau de vaches. Un peu de lait paraissait une chose si précieuse aux Soeurs et aux enfants qu'on se donnait une grande peine pour conserver et même augmenter ce troupeau. Or, il fut impossible de trouver une quantité de foin suffisante pour l'entretenir, et l'on se vit obligé de tuer une bonne partie de ces bestiaux pour ne pas les laisser périr de faim. Un autre grand malheur arriva. Le jardin qui produisait une récolte assez considérable de patates, fut complètement ruiné par une grosse gelée. Sur 40 barils de semence on n'en ramassa que 4 de pauvres petites pommes de terre, que l'on conserva avec le plus grand soin pour le printemps suivant. La conséquence de tout cela fut qu'on dut se livrer à la pêche avec plus d'ardeur et de persévérance. Nos chers Frères s'y employèrent de leur mieux, comme ils avaient l'habitude de le faire, mais ils ne prenaient pas assez de poissons. Le Père Pascal et moi, nous allâmes, une partie de l'hiver, tendre des rets sous la glace et les visiter tous les jours, en dépit des rigueurs du froid. Nous contribuâmes ainsi à fournir la nourriture quotidienne au couvent, et nous pûmes atteindre l'époque où les approvisionnements de la mission arrivèrent. Peu après, je partis de la Nativité pour aller au Grand Lac des Esclaves et dans le Mackenzie.

La Cie de la Baie d'Hudson avait fait construire un *steamboat* allant du Fort Smith, établi près de la rivière au Sel, aux pieds des rapides de la rivière des Esclaves, jusqu'au Fort McPherson, près de la mer glaciale. J'avais invité les Pères qui pourraient quitter leur mission à venir à la Providence faire une retraite. Le *steamboat* de la Compagnie rendait possible cette réunion, et j'eus le plaisir de voir plusieurs pères que je ne connaissais pas encore. Les Pères Lecomte, Giroux, Ducot et Gourdon étaient arrivés dans nos missions pendant mon séjour à Dunvegan. Quelle consolation de trouver de si nombreux et si zélés missionnaires là où j'avais été longtemps presque seul! Le Père de Kerangué vint aussi à ce rendez-vous, ainsi que le Père Roure, qui arriva du Fort Raë dans un esquif avec le Frère Jossot, ayant eu à ramer une dizaine de jours sur le Grand Lac des Esclaves. Les Frères Olivier, Lorfevre, Marc Lebarque et Jean Marie assistèrent également à cette retraite de la Providence, dont le Père Lecorre était supérieur. Qui aurait jamais cru qu'un jour tant d'Oblats se rencontreraient là, sur les bords du Mackenzie, pour vaquer ensemble aux exercices de la retraite? Avec quelle ardeur chantaient-ils le psaume: *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* Car les postes où ils résidaient les retenaient forcément isolés les uns des autres la plus grande partie de l'année.

Après ces jours de bénédictions, chacun retourna dans sa mission: le Père Giroux à Good Hope, le Père Ducot au Fort Norman, le Père de Kerangué au Fort Simpson, le Père Lecointe au Fort Nelson et le Père Roure au Fort Raë. Je fis une partie du chemin avec eux pour me rendre au Fort de Liards, où résidait le Père Leguen, que je n'avais pas encore vu. Il habitait la maison que j'avais construite avec Antoine Laviolette, mais à côté s'élevait une jolie chapelle gothique que le Frère Ancel avait bâtie. Je revins passer l'hiver à la Providence. J'avais à visiter le Fort Raë. Le Père Lecorre me prêta des chiens superbes avec le Frère O'Connell pour me conduire. Nous nous y rendîmes à travers les bois et les steppes et nous y arrivâmes avant Noël. Je revis le Père Ladet, qui avait gardé la résidence pendant la retraite. Les *Plats Côtés de Chien* vinrent en grand nombre pour assister à la fête, se confesser et communier à la messe de minuit. Je me mis au confessionnal et je ne pensais qu'à remplir mon devoir, quand on vint m'interrompre en me disant: "Père, un enfant vient de naître dans la maison!" — "Mais, répondis-je, c'est bien mieux dedans que dehors!" — il y avait plus de 40 degrés de froid — et je demandai: "Est-ce un garçon ou une fille?" — "C'est un garçon." — "Eh! bien, ajoutai-je, on va l'appeler Noël!" Et je continuai d'entendre les confessions.

Voici maintenant ce qui s'était passé. La mission avait plusieurs appartements. Une salle où les gens se chauffaient, fumaient, jasaient, en attendant leur tour. A côté se trouvait l'antichambre de la chapelle où ils prenaient le temps de se recueillir. Or, un Sauvage était arrivé de loin avec sa femme qui était dans un état de grossesse avancé. Ils avaient marché sur le lac, où l'air était vif, et comme ils avaient des chiens, ils s'étaient fait traîner à tour de rôle. Mais, en entrant dans la salle où ronflait le poêle et où l'air surchauffé était en outre épaissi par la fumée du tabac, la pauvre femme sentit tout à coup les douleurs de l'enfantement. Elle pousse un cri; d'autres femmes, qui se trouvaient là, viennent l'environner et lui font avec leurs couvertes une espèce de paravent, et l'enfant naquit sans plus de cérémonie. On dit que nos Sauvagesses mettent un enfant au monde aussi facilement qu'une poule pond un oeuf. Et vraiment, cette femme repartit le lendemain avec son bébé sur le dos. Cependant, si elle se fût trouvée alors dans un camp de Sauvages, on l'aurait rigoureusement tenue à l'écart. Mais dans la maison du Père, on oubliait l'observance des vieilles coutumes d'après lesquelles aucun homme ne pouvait rester dans la même demeure qu'une telle femme sans s'exposer aux plus grands malheurs. La chose allait si loin que si une brigade se mettait en chemin, la nouvelle mère était condamnée à marcher à côté, se frayant une voie à elle-même dans la neige et les broussailles. Si elle avait suivi la route commune, la tribu aurait expié ce crime en souffrant de la faim et d'autres maux. Malgré leur conversion sincère, nos pauvres *Plats Côtés de Chien* renonçaient difficilement à ces observances, et l'occasion était bonne pour leur donner des avis utiles à ce sujet. Je recommandai à la jeune femme et aux autres qui seraient dans le même cas, de suivre le sentier commun, et répétai aux hommes de ne pas les traiter si durement.

Le Fort Raë se distingue des autres par l'avantage qu'il possède de recevoir chaque année la visite des rennes, ou petits cariboux. La Compagnie l'avait établi comme poste d'approvisionnements et tirait de là une grande quantité de graisse, de pémican et de viande sèche avec lesquels ils nourrissaient les centaines d'hommes employés dans les barges pour le voyage d'été au Portage la Loche. Cette voie ayant été abandonnée et un bateau à vapeur ayant remplacé les barges, notre mission du Fort Raë pouvait se procurer une bonne partie de ces vivres qu'elle expédiait à la mission de la Providence et dont les Soeurs et les enfants savaient tirer bon parti. Cependant les animaux à fourrures ne manquent pas dans ce pays. Le Père Roure m'ayant servi un gigot d'ours à notre dîner de Noël, me raconta comment on avait tué cet animal. On sait que l'ours a le privilège de dormir tout l'hiver comme un bienheureux, sans avoir besoin de boire ni de manger. Il se prépare en conséquence, s'engraisse à pleine peau, se nourrissant de baies sauvages qui croissent abondamment, même dans ces froides contrées, et quand il sent l'hiver arriver, il va se réfugier dans l'abri qu'il s'est aménagé. Or, l'automne dernier, il faisait un temps superbe, et les ours en profitaient, se promenant de côté et d'autre et se gorgeant de ces petites baies, quand tout à coup une grosse bordée de neige tombe et les surprend loin de leurs tanières. Aussitôt, messieurs les ours, avertis qu'il faut songer à la retraite, se dirigent chacun vers sa demeure, mais ils laissent partout des traces de leurs pas. Les Sauvages découvrent ces pistes, les suivent et arrivent sur ces tannières où les ours commençaient à goûter les douceurs du sommeil, "enfermés dans le lard de leur fortune faite", comme dit Louis Veuillot, à propos de certains enrichis qui ne songent qu'aux jouissances matérielles. Les animaux sont déjà engourdis et tombent sous les coups des Sauvages qui en tuent près de cent! Le Père avait reçu une part des dépouilles et en avait mis en réserve à mon intention.

Ce n'était pas le seul mets délicat qu'il eût à m'offrir. Il avait appris à faire du *teaureau fin*. Les Métis de la Rivière Rouge ont donné ce nom de *teaureau* ou *toro* au pimikan qu'ils se procuraient en chassant les buffalos des prairies, et ils ont appelé de la même manière le pimikan composé de graisse et de viande pilée de n'importe quel animal. Le pimikan est employé [illegible] les Anglais, mais nous nous servons toujours du mot *to*[illegible] inventé par les Métis. De plus, quand il avait la chance [illegible]cheter des langues de cariboux, il savait les saler et les [illegible]ucaner, et on ne connaissait rien dans le Nord de meilleur que ces langues salées. En somme le Père Roure passait pour le missionnaire le plus favorisé du côté de la nourriture et on regardait sa mission comme une grasse prébende.

Cependant, comme le bonheur parfait ne se trouve pas en ce monde, les gens du Fort Raë ont aussi de mauvais jours à passer. Les cariboux se permettent quelquefois de leur fausser compagnie. Il faut alors se rabattre sur le poisson. Les Pères essaient bien d'avoir quelques patates, mais la terre est mauvaise et le climat trop rigoureux, de sorte qu'ils n'obtiennent presque rien de leur jardin. Des perdrix blanches se montrent cependant en assez grand nombre, mais on ne trouve pas qu'elles valent la poudre et le plomb qu'il faut dépenser pour les tuer.

(*A suivre*)

PROPAGANDE

Liste de tracts, brochures et volumes que l'on peut se procurer au "Comité de Propagande LaVérendrye de l'A.C.J.C.", 39, avenue Provencher, St-Boniface:

BIBLIOTHEQUE DE L'"ACTION FRANCAISE"

- "Almanach de la Langue Française": 1916 .... $ .20
  - 1917 .... $ .15
  - 1918 .... $ .15
  - 1919 .... $ .20
  - 1920 .... $ .20
- "Pour l'Action Française": Abbé Lionel Groulx .... $ .10
- "La Race Supérieure": R. P. L. Lalande, S.J. .... $ .10
- "La Veillée des Berceaux": E. Montpetit .... $ .10
- "La Valeur Economique du Français": Léon Lorrain .... $ .10
- "Si Dollard Revenait": Abbé Lionel Groulx .... $ .10
- "La Déportation des Acadiens": Henri d'Arles .... $ .10
- "La mission de l'Université": Mgr G. Gauthier .... $ .10
- "La Culture française": Henri d'Arles .... $ .10
- "Refrains de Chez Nous" .... $ .10
- "La langue gardienne de la foi": Henri Bourassa .... $ .25
- "Pour la Défense de nos Lois Françaises": Antonio Perrault .... $ .25
- "Paul-Emile Lamarche": Oeuvre-hommage $1.00
- "La Naissance d'une Race": Abbé Lionel Groulx .... $ .75
- "Au service de la Tradition française": E. Montpetit $1.00
- "Lendemain de conquête": Abbé Lionel Groulx .... $ .90
- "Les Rapaillages": Abbé Lionel Groulx: Edition populaire .... $ .25
- "L'Exploit de Dollard": Abbé Faillon .... $ .10

DE "L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE", DE QUEBEC

- "L'Eglise Catholique au Canada" .... $ .10
- "L'Ecueil Démocratique": Mgr Paquet .... $ .10
- "Manuel des francs-catholiques": L. Hacault .... $ .10
- "Deux Grèves de l'Internationale" .... $ .05

DU SECRETARIAT DE L'A.C.J.C.

- "Notre Jeunesse": Guy Vanier .... $ .10
- "Le Syndicalisme Catholique en Hollande": P.-J. Serrarens .... $ .10
- "L'Encyclique "Rerum Novarum" sur les conditions ouvrières .... $ .15

DE LA SOCIETE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTREAL

- "Au Pays de l'Erable": Quatrième concours littéraire: 1919 .... $ .80
- "Album Lafontaine": Souvenir du 75me anniversaire .... $ .15
- "Histoire Acadienne": Abbé Lionel Groulx .... $ .10

"LIGUE DE RALLIEMENT FRANCAIS EN AMERIQUE"

- "La Langue Française et le Christianisme": Mgr Guertin .... $ .05
- "Le Français dans le New-Hampshire": Abbé Henri Beaudé .... $ .05
- "La Reconstruction Sociale" .... $ .05
- "Nos légitimes aspirations" .... $ .05
- "Des justes limites à l'action de l'Etat": Cardinal O'Connell .... $ .05

DE "L'OEUVRE DES TRACTS", DE MONTREAL

- "L'Instruction Obligatoire" .... $ .05
- "L'Ecole Obligatoire": Mgr L.-A. Paquet .... $ .05
- "Le premier patron du Canada": R. P. Lecompte, S.J. .... $ .05
- "Le Bon Journal": R. P. Marion, O.P. .... $ .05
- "Les Retraites fermées au Canada": R. P. Archambault, S.J. .... $ .05
- "Le Dr Painchaud": C.-J. Magnan .... $ .05
- "L'Eglise et l'Organisation Ouvrière": R. P. Archambault, S.J. .... $ .05
- "Police! Police! A l'Ecole, les Enfants": B. P. .... $ .05
- "Le Mouvement Ouvrier Catholique au Canada": Omer Héroux .... $ .05
- Pierre Homier .... $ .25
- "Ecoles Canadiennes-Françaises": R. P. Adélard Dugré, S.J. .... $ .05
- "Les Familles au Sacré-Coeur": R. P. J.-P. Archambault, S.J. .... $ .05
- "Le Cinéma corrupteur": Euclide Lefebvre .... $ .05
- "La première Semaine Sociale au Canada": R. P. Archamaulbt, S.J. .... $ .05

DIVERS

- "Le Canada Apostolique": Henri Bourassa: Edition de luxe .... $ .50
- "Syndicats Nationaux ou Internationaux?": Henri Bourassa .... $ .10
- "La mission Jellicoe": Henri Bourassa .... $ .10
- "La langue française au Canada":
- "Le 10me anniversaire du Devoir" .... $ .35
- "Le 10e anniversaire du "Devoir" .... $ .35
- "La langue française au Canada":
- "La langue française au Canada": J.-P. Tardivel .... $ .10
- "Les Langues et les Nationalités": Un Sauvage .... $ .25
- "Le bon français en affaires": Abbé Etienne Blanchard, P.S.S. .... $ .30
- "2,000 mots bilingues par l'image": Abbé Blanchard, P.S.S. .... $ .30
- "Histoire du Canada": Abbé Adélard Desrosiers et Camille Bertrand $1.50
- "Ecoles Neutres et Programmes Scolaires": Mgr A. Béliveau .... $ .05
- "Le Capital et le Travail": Noël Bernier .... $ .10
- "L'antidote contre la mauvaise presse": R. P. Bissonnette, O.P. .... $ .10
- "Le Petit Monde": Louis Dupire .... $ .80
- "Silhouettes Paroissiales": R. P. Louis Lalande, S.J. .... $ .75
- "Choses qui s'en vont": Frère Gilles, O.F.M. .... $ .25
- "Sainte Jeanne d'Arc" .... $ .05
- "L'Instruction obligatoire": R. P. Hermas Lalande, S.J. .... $ .40

BROCHURES ET LIVRES ANGLAIS

- "The Clash": William Henry Moore $1.75
- "Bridging the Chasm": Percival Morley $1.25
- "Do the French-Canadians Speak Patois": L.-S. Richard .... $ .05
- "The Canadian Miracle" .... $ .05
- "The Sheet Anchor" .... $ .05
- "Ireland's Case": Seumas MacManus $1.00

Ces brochures seront expédiées franc de port sur réception du montant requis plus haut, mais strictement payable d'avance. Les chèques devront être faits au pair à Saint-Boniface, Manitoba. Adressez vos commandes au

COMITE DE PROPAGANDE
LaVERENDRYE DE L'A.C.J.C.,
39, Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Manitoba.

LA REPRESENTATION DE QUEBEC A OTTAWA

Ottawa, 23—En dépit du résultat des élections d'aujourd'hui, M. Meighen va porter maintenant son attention sur la réorganisation de son parti dans la province de Québec. Les rumeurs qui circulent depuis quelques jours ne manquent pas toutes de fondement.

Il paraît que les négociations commencées en juillet dernier, ajournées puis reprises, en sont arrivées au point d'un dénouement dans un sens ou dans l'autre.

D'après les personnes en position de se bien renseigner, M. Meighen chercherait surtout une représentation québecquoise d'anciens conservateurs et d'anciens libéraux et suffisamment forte pour partager la province de Québec en cas d'insurrection dans les rangs libéraux. Du côté conservateur, il se serait trouvé en face d'un élément qui exigerait des conditions bien définies au point de vue canadien français. Cet élément serait appuyé par l'élément libéral disposé à marcher avec le gouvernement. M. Meighen aurait donné satisfaction sur ce point et sa déclaration au sujet de l'unité nationale faite à Toronto même serait le premier témoignage de ses dispositions.

La réorganisation serait retardée par l'hésitation des éléments consentant à y participer, qui ne seraient pas encore assez sûrs de l'accueil que la province leur ferait pour se lancer. Leur idée serait de faire sonder le terrain par des éclaireurs qui essaieraient de se faire élire pour tenir la place des personnages les plus importants qui viendraient ensuite.

M. Meighen qui comprend les difficultés de la situation serait disposé à favoriser ce plan.

En tout cas il paraît certain qu'il y aura du nouveau avant longtemps.

GENEROSITE D'UN POLITICIEN

Moncton, N. B. 25.—M. F. L. Estabrooks, candidat du gouvernement élu aux élections partielles provinciales, vient d'écrire à Ferdinand Bourgeois le candidat acadien défait.

M. Estabrook offre de résigner en faveur de M. F. Bourgeois et il déclare qu'il regrette sa victoire non seulement à cause de l'estime qu'il porte à M. Bourgeois mais aussi à cause du fait que le peuple parlant français n'a pas de représentant dans le comté.

A une assemblée des électeurs acadiens, parlant français, on a adopté une résolution exprimant l'appréciation pour la manière d'agir de M. Estrabrooke mais déclarant qu'ils ne peuvent actuellement accepter sa démission.

LES DETTES PUBLIQUES

Ottawa, 26—D'après un rapport du bureau des statistiques, le grand total des dettes provinciales est de $323,-625,054, sans compter les obligations indirectes et les garantis.

La dette des principales villes du 273,881,206.

La detet des principales villes du pays en chiffres ronds est pour Montréal 184 millions, Toronto 110 millions, Winnipeg 46 millions, Vancouver 29 millions et S.-Jean N. B. 8 millions.

NOCES D'ARGENT

Oh! comme je désirerais être poète quelquefois! Et surtout aujourd'hui ce désir semble être plus ardent que jamais. Je voudrais décrire en termes recherchés l'inoubliable soirée de dimanche dernier, mais je vais me contenter de le dire tout simplement.

Vendredi, le 19, était le 25me anniversaire de l'heureux mariage de M. et Mme Elzéar Couture, mais, selon l'habitude chez nous, Canadiens-français, nous les fêtions le dimanche.

Ce fut leurs enfants qui employèrent toute leur intelligence et leur affection pour organiser, en cachette, cette belle soirée qui réunissait auprès des chers auteurs de leurs jours tous les parents et amis chéris. Ils comprenaient qu'une fête semblable ne reviendrait peut-être jamais, où tous les membres de la famille seraient présents. M. Eugène Couture, qui est étudiant à l'Université de Montréal, manquait, mais je suis assurée qu'il était au milieu de nous en esprit et en coeur; car depuis longtemps ses soeurs lui avaient communiqué leur tendre projet.

Après la présentation des jolis présents, une partie de cartes commença où l'ambition faisait plus que dominer. On voyait que chacun s'amusait et mettait du sien pour rendre chaque moment agréable.

Un goûter délicieux nous fut servi. Ensuite M. Emile Couture, accompagné par sa soeur Simone, chanta une chanson qu'il avait lui-même composée. L'auditoire fut plus qu'étonné quoique étant persuadé qu'un si beau talent pouvait faire quelque chose de très bien, surtout pour son père et sa mère, en une telle circonstance. L'expression qu'il mettait dans ses belles paroles nous faisait sentir qu'elles venaient du fond du [illegible] et Simone Couture, et Germaine Bougard nous charmèrent, avec leurs jolis morceaux de piano, et M. Gustave Couture mit tout son entrain à faire vibrer les cordes de son violon. Mmes Lamontagne, Georges Lauzé et Pierre Couture chantèrent d'anciennes chansons qui rappelaient à M. et Mme Couture le beau jour de leurs noces.

Il ne me faut pas oublier de mentionner M. Siméon Dusseault, qui nous fit rire jusqu'aux larmes avec ses farces spirituelles et à propos.

M. J.-A. Marion et Thomas Beaubien firent d'éloquents discours pour la circonstance. On dit que M. et Mme Couture sont parmi ces âmes qui ont toujours le coeur sur la main, toujours prêts à secourir qui que ce soit. Quels sacrifices ne se sont-ils pas imposés pour élever et faire instruire leurs enfants! Aussi ces derniers le reconnaissent aujourd'hui, et ce n'est qu'avec vénération et affection qu'ils parlent de leurs parents chéris.

Mme Couture est une de ces grandes et nobles âmes canadiennes-françaises qui ne connait d'autre plaisir que celui de ses devoirs maternels qu'elle accomplit avec un dévouement et une piété sans pareille. Si parfois la peine vient assombrir son front, elle l'enfouit au plus profond de son coeur et ne laisse paraître sur sa figure résignée qu'un sourire compatissant, qui remplit le foyer de consolation.

Ce n'est qu'à une heure avancée de la nuit que nous dûmes nous quitter, avec regret d'ailleurs, car tous étaient enchantés de leur veillée.

Espérons que Dieu exaucera les voeux ardents que nous formulons pour les deux époux! Une longue vie remplie de consolations et de bénédictions afin que le foyer soit réchauffé et animé encore bien longtemps de leur douce présence. Alors elle sera bien belle la couronne dont les joyaux sont déjà nombreux et précieux.

Parmi les nombreux invités se trouvaient: M. et Mme Edmond Désautels, M. et Mme Geo. Lauzé, M. et Mme Jos. Lauzé, M. et Mme Antoine Lavallée, M. et Mme Siméon Dusseault, M. et Mme Silas Paradis, M. et Mme Maxime Rocan, Mme M. Lamontagne, M. et Mme J.-A. Marion, Mme Beaubien et son fils Thomas, Mme Bougard, M. et Mme Pierre Couture, Mlles Aline, Germaine et Gabrille Bougard, M. et Mme Henri Couture, M. et Mme Gédéon Lemay, Mme Horace Couture, MM. Joseph et Rosario Marion, Mlle Irène Marion, Jeanne Couture, Berthe Désautels et Annette Lauzé, MM. Lucien et Gustave Couture et Mlle Rose Paradis.

Une petite invitée.

Réservistes français

Une importante réunion des membres de la Branche Centrale des Réservistes Français de la G.W.V.A., a eu lieu à St-Boniface, Man., le mardi, 23 novembre, pour l'élection des officiers du Comité Exécutif pour l'année 1921.

Ont été élus:

Président, M. J.-O. Callède.

1er vice-président, M. G. Viel.

2me vice-président, M. L. Michel.

Secrétaire-trésorier, M. F. Chalieux.

Conseillers: MM. J. du Bois, P. Delmarque, G. Lorimy, P. Le Gouarguer, M. Lunaud.

M. M.-J.-A.-M. de la Giclais, président sortant, a été élu président honoraire de la Branche pour l'année 1921.

Le nouveau Comité adresse un pressant appel à tous les anciens combattants français, régulièrement démobilisés, et les invite à venir se joindre à leurs camarades de la Branche.

Il leur rappelle que la Branche Centrale des Réservistes Français de la G.W.V.A. a été créée dans le but de grouper dans une vaste Association tous les vétérans français de l'Ouest canadien pour la défense et la sauvegarde de leurs intérêts communs et pour resserrer entre eux les sentiments de camaraderie qui doivent unir tous les anciens combattants de la grande guerre.

La réorganisation complète du Comité Exécutif et les nombreuses transformations apportées dans ses différents services vont lui permettre de s'occuper activement de toutes les question intéressant les membres de l'Association, et particulièrement de ceux qui, habitant la contrée, ne peuvent assister aux séances.

Pour tous renseignements s'adresser au Secrétaire de la Branche Centrale des Réservistes Français de la G.W.V.A., Casier postal 281, Winnipeg.

SACRE-COEUR

Malgré les fatigues du bazar, les parties de cartes du Sacré-Coeur ont repris leur cours, mardi dernier, avec le même entrain. Le programme musical a été également très réussi avec M P. Thibault, l'agréable diseur, dans son répertoire de monologues, et M. Paul Olivier, dans son chant de l'Alouette, cette vieille et gaie chanson canadienne-française, où toute l'assistance, en reprenant en choeur le refrain, a participé à ce programme improvisé au dernier moment.

Les prix ont été gagnés par Mme Léo Marcil et M. F. Boulé, ceux de consolation par Mme L. Arsenault et M. J.-G. Cloutier.

La partie de cartes de mardi, 7 décembre, sera donnée par les Dames de Sainte-Anne, sous la présidence de Mme E. Guertin.

Samedi dernier, M. et Mme J. Collon, et Mme Chauvière, conviaient quelques amis à leur résidence de la rue Margaretta, pour la célébration des fiançailles de Mlle Simone Chauvière avec le Dr Edward Etsell.

Mmes Collon et Chauvière étaient en charge de la réception, et par leur amabilité et leur exquise délicatesse surent immédiatement mettre tout le monde à l'aise.

M. Jules Collon ajoutait à la réception des dames cet esprit pétillant qui le distingue et qui met de l'entrain partout.

Ce fut une soirée exquise où tout le monde s'amusa de grand coeur jusqu'à ce que la marche trop rapide du temps, au grand regret de tous, sonna l'heure du départ. Que dire du chant, de la soirée, du lunch? Tout était en harmonie avec la réception.

La délicieuse fiancée, en taffetas rose, brillait autant par son costume que par son gracieux sourire. Le fiancé, par ses attentions délicates, faisait prévoir l'avenir de bonheur que sa position future procurerait à celle de son choix.

De nombreux et magnifiques cadeaux ont été offerts à la fiancée.

Les élèves de Mlle Annette Dostert ont donné, hier soir, au Music and Arts Building, un recital fort apprécié. C'est tout à l'honneur de notre distinguée paroissienne qui marche de succès en succès et s'est acquis une réputation d'excellent professeur.

Evangile

(S. Matth. XI, 2-10)

En ce temps-là, Jean-Baptiste entendit parler dans sa prison des oeuvres merveilleuses de Jésus-Christ, et lui envoya deux de ses disciples pour lui dire: Etes-vous Celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? Jésus leur répondit: Allez rapporter à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu: les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres; et heureux celui qui ne se scandalisera point à mon sujet. Comme ils s'en retournaient, Jésus se mit à parler de Jean et dit au peuple: Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent? Mais encore qu'êtes-vous donc allés voir? Un homme vêtu mollement? Vous savez que ceux qui s'habillent de la sorte sont dans les palais des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète? Oui, je vous le déclare, et plus qu'un prophète; car c'est de lui qu'il est écrit: J'envoie devant vous mon Ange, qui vous préparera la vie.

PROPAGANDE

La lecture des publications de langue française reste un des moyens les plus efficaces pour fortifier le sentiment patriotique d'une race. C'est le but que veut atteindre le bureau de direction de l'Action Française et de la Bibliothèque du même nom à Montréal, depuis sa fondation. D'une façon plus modeste, mais pour tendre à cette fin particulière, le Comité de Propagande La Vérendrye, *de Saint-Boniface, serait heureux de pouvoir propager de plus en plus les tracts et les brochures que nos amis de l'Est répandent à profusion dans la vieille Province de Québec.*

C'est ce qui nous porte à annoncer, sans nous lasser, — et ce malgré un peu d'apathie difficile à guérir, — les publications qui nous viennent de là-bas et que nous tenons à la disposition de nos compatriotes des provinces de l'Ouest. Nous voudrions que les "Contes Historiques" de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal soient plus en honneur dans les foyers français du Manitoba. La troisième série, qui se vend quinze sous comme les deux précédentes, aidera à retenir huit belles pages de notre histoire nationale.

Et pour affermir toujours notre attachement à notre chère langue française et à notre race, rien ne semble plus favorable que l'Almanach de la Langue française, *qui se publie depuis six ans déjà à Montréal, et qui offre chaque année un intérêt de plus en plus captivant. Celui que nous avons reçu pour l'année 1921 se vend 25 sous l'unité. On le recevra franc de port, à ce prix, en s'adressant au*

Comité de Propagande
LaVérendrye de l'A.C.J.C.,
39, avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.

UNION CANADIENNE

L'assemblée des clubs de gouret a eu lieu la semaine dernière. Les principales questions d'organisation ont été réglées, et nous n'attendons que de la glace pour nous mettre à l'oeuvre sérieusement.

Le matériel que nous avons pour former des equipes solides et bien équilibrées est ample. Chose heureuse, car il ne faut pas se cacher que nos jeunes devront se démener comme de petits diablotins pour remporter le championnat de leurs ligues respectives. Ils sont capables de le faire avec beaucoup d'entraînement, de persévérance, et surtout avec le support de nos enthousiastes de gouret à Saint-Boniface. Chose certaine, c'est que vous entendrez parler de nos équipes avec respect avant que la saison s'achève.

Le temps doux que nous avons ces jours-ci ne fait pas l'affaire des vendeurs de charbon, ni celle du comité des sports de l'Union Canadienne. L'auditorium ne s'ouvre pas vite, avec un temps pareil, mais prenons patience et bientôt nous vous avertirons de l'ouverture du patinage. Nous voulons avoir une foule nombreuse, pour cette occasion, et si nous ne pouvons vous avertir par les journaux, nous le ferons autrement. Tenez-vous prêts et avertissez vos amis.

L'Union Canadienne vient d'inaugurer un nouveau système. En entrant dans la salle vous apercevrez un grand tableau avec les noms des membres de l'union: membres honoraires, membres en règle et membres non en règle, c'est-à-dire arriérés dans leurs contributions mensuelles.

La somme que nous demandons par mois n'est pas bien grosse — vingt-cinq sous. Qui ne dépense pas autant dans une heure? Aussi ceux qui ne sont pas en règle n'ont pas d'excuse pour ne pas l'être. Il est certain que nos membres auront à coeur de se tenir en règle à l'avenir pour éviter le désagrément de se voir affiché pour n'avoir pas payé vingt-cinq sous!

Il faut absolument que nos contributions rentrent régulièrement, et nous sommes résolus d'être fermes sur ce point. Nos membres ont assez d'avantages à l'Union pour reconnaître qu'une organisation comme celle-là ne marche pas sur l'air du temps. Ainsi ceux qui ne paieront pas à l'avenir s'exposent à plusieurs petits désagréments, dont le moindre n'est pas celui de se voir afficher publiquement.

CANIS.

DE PASSAGE

Nous avions le plaisir d'avoir au milieu de nous cette semaine M. J.-N. Cabana, directeur de La Sauvegarde, de Montréal. M. Cabana visitera, après quelques jours passés à Winnipeg et Saint-Boniface, la Saskatchewan et l'Alberta. Il y organise des agences de La Sauvegarde. Notons que cette compagnie est canadienne-française. C'est la seule du genre chez nous. Elle est solidement assise dans l'Est et nous croyons qu'elle n'aura aucune difficulté à s'implanter dans l'Ouest. Elle vient à son heure et ne peut que contribuer à fortifier notre armature économique.

TRIPLE SCANDALE DANS LA POLICE A MONTREAL

Montréal, 24—Un triple scandale vient d'éclater, en même temps, dans la police. Quatre agents ont été immédiatement renvoyés par la Commission administrative, après la constatation [illegible] faits, qui sont des plus graves, a[illegible] des autorités. L'un, pour avoir [illegible]aité une fillette de 15 ans qui lui [illegible]andait protection; un autre pour avoir reçu $10 pour libérer deux automobilistes qu'il avait arrêtés, et deux autres pour avoir voulu obtenir $300 d'un hôtelier qu'ils accusaient de vente de "gin."

LES MAJORITES

St-Thomas, Ont., 2[illegible] D'après les chiffres donnés hier par H.-H. Huntley, premier officier-rapporteur, dans l'élection d'East-Elgin, la majorité de McDermand sur Stansell a été portée à 256. Le nombre total des votes donnés à McDermand a été de 3,094, à Stansell de 2,838 et à Charlton de 2,000.

Vernon, C. A., 23.—Tard, lundi soir, les derniers rapports indiquaient 4,891 votes pour M. MacKelvie, candidat ministériel dans Yale et 4,491 pour le col. Edgett, ce qui donnait au premier une majorité de 400 voix.

L'INDUSTRIE TEXTILE AUX E. U.

Boston, 24.—D'après des renseignements pris dans différents centres d'industries textiles de la Nouvelle-Angleterre, la production a été à tel point la réduite qu'elle n'est même pas encore la moitié de ce qu'elle était il y a une année. La plupart des manufactures de coton des Etats-Unis ne fonctionnent que trois jours par semaine, tandis que quelques-unes ont été complètement fermées. Il n'y en a qu'un très petit nombre qui ont réduit les salaires de ceux qui y travaillent encore. Cependant dans les petites manufactures, l'on a donné aux ouvriers le choix entre une diminution de 10 pour cent ou la fermeture des affaires en payant des salaires aussi élevés que ceux qui prévalent actuellement. La seule grande industrie textile qui ait réduit les salaires est la Lawrence Manufacturing Company, considérée comme la plus importante fabrique de bonneterie du monde entier.

UNE CAMPAGNE D'ASSASSINAT EN ANGLETERRE

Londres, 24.—On rapporte que les Sinn Feiners complotent contre les anglais et que les troubles sérieux pourraient bien avoir lieu avant longtemps à Londres, à Liverpool et à Manchester.

Les principaux personnages de la politique anglaise seraient visés et on craint pour leur vie.

Les autorités militaires en Irlande s'emploient activement à faire des recherches dans les hôtels et les maisons privées pour tâcher de saisir les documents qui éclaireront ce prétendu complot.

Au Bureau irlandais on dit que les agents secrets du service britannique sont à compléter depuis quelques mois un dossier que produira le gouvernement contre les Sinn Feiners.

Des milliers de documents ont été saisis et la majorité de ces papiers serviront à plus d'un acte d'accusation. Plusieurs citoyens éminents de Londres seraient impliqués dans cette affaire, ainsi que plusieurs américains de marque qui sont en correspondance avec les Sinn Feiners.

Un document enlevé par les agents secrets de la Grande Bretagne révèle un plan adopté par les Sinn Feiners pour une grande campagne d'assassinat en Angleterre.

Le fils d'un haut personnage, dont le Bureau irlandais refuse de donner le nom, serait l'un des promoteurs de ce mouvement.

AEROPLANES ALLEMANDS SAISIS

Berlin, 24.—La Commission aérienne de l'Entente vient d'arrêter une cargaison d'aéroplanes allemands, en métal, destinée à la Compagnie Larsen de New-York.

On demande que onze de ces machines soient remises aux Alliés. Les manufacturiers déclarent qu'on viole aussi l'assurance donnée antérieurement à savoir qu'on ne s'ingérerait pas dans les transactions commerciales. Ces machines en effet ne sont pas pour l'usage de la milice.

AVERTISSEMENT DE M. LEYGUES A LA GRECE

Paris, 24.—Le premier ministre de France, M. Geo. Leygues a annoncé hier soir à la Chambre des Députés que le gouvernement français avait l'intention d'instruire la Grèce des conséquences, pour elle, du retour de Constantin. Voici ce qu'il a dit:

"La France ne veut pas intervenir dans les affaires de la Grèce. Toutefois, après une guerre qui a mis en péril la civilisation, si une puissance met à sa tête un souverain dont l'hostilité constante à l'égard des Alliés n'a eu d'égal que ses préférences pour nos ennemis, cette puissance devrait savoir qu'elle ne peut plus compter sur notre coopération ni attendre de nous les mêmes égards qu'autrefois. Plus que cela, les traités nous confèrent le droit, à titre de puissance protectrice de donner notre avis sur la gravité d'un acte qui de s'immiscer de nouveau dans les affaires d'Orient."

Le premier-ministre a ajouté qu'il voulait étudier toute la question de concert avec la Grande-Bretagne.

EXPLOSION DANS UNE MINE

Jasper, Alabama, 24. — A la suite d'une explosion de gaz, le feu s'est déclaré à la mine Parish propriété de la Railway Fuel Co., brûlant dix mineurs, dont six gravement. Trois sont morts hier soir.

Les survivants racontent ainsi l'accident. Trente-six hommes descendaient dans la mine, hier matin, après une semaine d'inactivité. Lorsque la première équipe eut fait environ un demi mille, une explosion terrible se produisit. Les secours organisés relevèrent les morts et les blessés. On ne sait pas la cause de l'explosion.

Forestiers Catholiques

Partie de cartes

La sixième partie de cartes de la première série de cartes des Forestiers Catholiques a eu lieu jeudi dernier, dans leur salle, No 27, rue Dumoulin, St-Boniface. Comme d'habitude, l'assistance était choisie et nombreuse.

Les prix de la soirée furent gagnés par les personnes suivantes: Mme Eugène Marte (17 parties), $2.00; M. Ed. Lambert (17 parties), $2.00; Mme J.-E. Ritchot (prix de râfle), un magnifique plateau. Les généreuses donatrices de gâteaux furent Mme A. Dufault et Mlle Yvonne Morier.

Mme M. Durier est encore en tête avec 85 parties sur 144; M. Jos.-N. Senez tient encore la tête, lui aussi, avec 91 parties sur 144.

Venez jouer aux cartes dans la salle des Forestiers Catholiques, et vous verrez que dans cette salle vous êtes comme chez vous. Merci à tous ceux qui nous encouragent.

G. L., Sec.-Arch.

GREENWOOD REVELE LE COMPLOT DES SINN FEINERS

Londres, 25.—Une sensation a eu lieu, hier, au parlement anglais quand Sir Hamard Greenwood, dénonçant le complot des Sinn Feiners, a laissé entendre que des députés travaillaient d'accord avec la bande des meurtriers Sinn Feiners.

"Donnez-nous leurs noms, s'écria-t-on de toutes parts. Quels sont les membres de la Chambre qui ont comploté avec les Sinn Feiners.

Le gouvernement n'a pas voulu donner leur noms.

Sir Hamar Greenwood mit fin à la scène en passant précipitamment à une critique sévère du discours de M. Asquith, qui avait vivement attaqué la politique irlandaise de Lloyd George.

Sir Hamar a fait des révélations sensationnelles, sur les complots de Liverpool et de Manchester.

Les Sinn Feiners avaient préparé des plans pour faire sauter les docks de Liverpool et l'usine générale de Manchester.

Ces plans étaient des plus élaborés, de nombreux rapports avec dessins ayant été soumis à l'état-major de l'Armée Républicaine d'Irlande par des espions pourvus des connaissances techniques nécessaires. Les plans qu'on dit avoir été saisis lorsque le chef de l'état-major irlandais faillit être capturé, il y a quelques jours, ont été rendus publics, hier soir, après le discours de Sir Hamar Greenwood. Les plans de Liverpool comportaient l'emploi de 23 officiers, 27 ingénieurs, 75 soldats et 800 livres d'un explosif puissant, l'attaque devant porter sur 21 points différents, la plupart des "dock gates", dans le but d'embouteiller les vaisseaux dans le port.

En réponse au discours de M. Asquith, qui demandait la pacification de l'Irlande, Sir Hamar Greenwood dit que la seule solution possible c'est de saisir et de punir les assassins. Le Secrétaire d'Etat pour l'Irlande accuse M. Asquith et ses amis d'encourager le meurtre par leurs discours.

Sir Hamar s'est plaint de certains correspondants des journaux américains qui, d'accord avec les Sinn Feiners, se plaisent à raconter des atrocités pour nuire aux relations anglo-américaines.

La dernière élection aux Etats-Unis, dit-il, est une réponse décisive à ceux qui essaient de brouiller les relations angloaméricaines avec la question irlandaise.

Greenwood a grande confiance dans la politique de son gouvernement, et il demande à la hiérarchie de punir sévèrement les meurtriers.

D'ailleurs, les Sinn Feiners faiblissent et leur organisation se décompose. Leurs cours de justice ne fonctionnent pratique plus. La grève de la faim a disparu aussi. Leur dernier moyen c'est l'assassinat.

A la fin du débat, la motion de Asquith et des chefs ouvriers fut battue par un vote de 303 à 83.

ON VA EPURER LA FRANCE.

Paris, 26.—Le gouvernement français a été informé par ses agents que l'Allemagne officielle avait préparé un vaste complot pour envoyer une légion de boches authentiques s'installer en Alsace-Lorraine. L'objet de cette manoeuvre serait d'empêcher les populations de ces provinces de manifester trop ouvertement leurs préférences françaises. Il va sans dire aussi que, en cas de revanche, cette avant-garde aurait sa mission particulière d'espionnage et de trahison. Le plan des Allemands pour l'exécution de cette invasion dissimulée consistait à envoyer des familles de boches en France avec de faux passeports laissant croire qu'ils étaient d'origine non germanique. Après un séjour en France, ces émissaires devaient s'installer en Lorraine ou en Alsace et travailler à y obtenir leurs droits de citoyens. Les autorités françaises croient que ce projet a reçu un commencement d'exécution et, afin de le tuer dans l'oeuf, elles ont décidé de tenir une petite enquête sur l'état civil et national de tout étranger actuellement en France. On commencera ce travail d'épuration par Paris et les grandes villes. Les étrangers d'origine anglaise, américaine, italienne, espagnole, seront traités avec les égards dûs à leur qualité d'amis de la France, mais tous les voisins ou aux pèlerins d'origine douteuse seront triés et déposés en lieu sûr. Il ne serait donc pas permis aux Boches d'essayer encore de "germaniser la plaine". On profitera en même temps de cette épreuve pour épurer les villes de tous les éléments bolchéviques étrangers. Cette politique est saluée avec satisfaction par la grande presse parisienne.

TRIPLE NOYADE

Prince-Albert, 25. — John Fageau, âgé de 24 ans, sa soeur, Eugénie 20 ans, et Esther Bédard se sont noyés la nuit dernière dans le lac Lenore à 120 milles au sud-est de cette ville, comme ils passaient en auto sur une couche de glace recouvrant 20 pieds d'eau. Une autre fille qui se trouvait avec eux a pu s'échapper. Les corps n'ont pas encore été retrouvés.

UNE SITUATION CRITIQUE.

Toronto, 24. — M. J.-W. Stewart, de Montréal, vice-président et gérant d'une fabrique de faux cols dit que le désir public de faire baisser les prix est tel que si la chose continue, dans dix mois, cinquante pour cent des petits marchands détailleurs seront dans le chemin ainsi que des milliers d'employés, et ce même public ne pourra plus acheter.

M. Stewart annonce une réduction dans les collets pour favoriser les marchands. Il les vend $2.40 la douzaine soit en détail 25 sous et non 35.

Le consommateur ne voit pas combien cette réduction peut lui être désastreuse.

Si le public n'achète pas, les marchands détailleurs n'achèteront plus. Si le manufacturier ne vend pas, il ferme ses portes. Si sa manufacture ne marche pas, les manufacturiers sont dans le chemin.

Pouding Cottage

Ingrédients. — 1 cuillerée à soupe de beurre; 1 tasse de sucre; 2 oeufs; ½ cuillerée à thé de sel; ½ tasse de lait; 2 tasses de Royal Household d'Ogilvie; 4 cuillerées à thé égales de poudre à pâte.

Préparation.—Réduisez en crème le beurre et le sucre. Ajoutez l'oeuf non battu, et battez pendant deux ou trois minutes. Ajoutez le lait et la farine, la poudre à pâte et le sel tamisés ensemble. Battez bien. Faites cuire dans un four à feu modéré pendant vingt-cinq minutes environ.



PETITES ANNONCES

Tariff: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

ATTENTION—Fontaine & Boulanger sont les seuls électriciens de langue française de l'ouest. Leurs prix sont toujours plus bas que ceux de leurs confrères anglais. Spécialité de travail en campagne. Estimations fournies gratuitement. Téléphonez aujourd'hui N.1428, 59 avenue Provencher St-Boniface.

MAGASIN GENERAL à vendre. Centre français, pas d'opposition. Bâtisses disposées de telle façon qu'on peut conjointement tenir un restaurant. Occasion exceptionnelle. Un versement de $4,000 vous mettra en possession de ce bon commerce. Balance à termes faciles. Adressez demandes par écrit à La Liberté, No. 25, Casier 2151.

A SACRIFICE un magnifique gramophone Cabinet, fini acajou, absolument neuf avec 25 disques doubles Red Seal. Aussi un bureau (desk) en chêne massif. S'adresser à M. Dumouceau, Le Manitoba.

FONTAINE & BOULANGER tiennent en magasin tout ce dont vous pouvez avoir besoin pour vos cadeaux de Noël et de Nouvel an.

Leurs prix sont toujours plus bas que ceux de Winnipeg.

En nous encourageant vous aidez vos compatriotes et votre argent restant dans notre ville de langue française y contribue à son développement.

Livraison à domicile.

La maison s'occupe également de toute installation de lumière ou de moteur, aussi bien en ville qu'en campagne.

Estimations fournies gratuitement.

Venez nous voir: 59 avenue Provencher, ou téléphonez N. 1428.

Vous serez servis. Vite et bien.

FERME en rapport à vendre, 160 acres, 140 en culture, toute clôturée, meilleure du district. Bonnes bâtisses, un mille de l'église et de l'école. Pour conditions s'adresser à Arsène Portal, Cardinal, Man.

ECONOMISEZ—Le jour de Noël approche, c'est le bon temps d'acheter. Allez au No. 52 rue Dumoulin, St-Boniface, et vous économiserez de 25 à 40% sur tous les articles nécessaires à la vie sur la ferme. Gros et détail. L. Ponceict, Casier 45, St-Boniface, Man.

ON DEMANDE une servante. S'adresser à 407 rue Horace, Norwood, Man.

A VENDRE un magasin avec maison de pension. Chauffé par une fournaise. Une "shed" à machineries de 50 pieds de large par 60 de long à 2 étages et deux autres maisons privées. Le tout est à vendre à de bonnes conditions. Pour plus d'information écrivez à P. J. Marion, Cardinal, Manitoba.

ON DEMANDE un peintre pour décoration de statues. S'adresser à Maurice Vanpoulle, 100 avenue Provencher, St-Boniface, Man.

SAINT-BONIFACE

Une réunion spéciale du Conseil a eu lieu hier soir. On y a étudié la situation actuelle de notre corps de policiers. M. le chef Léo Marcil en a exposé les lacunes. Tous nos policiers, hormis les sergents, n'ont pas d'expérience. Afin de remédier un peu à la pénurie de policiers, le chef de police demande l'installation de six stations téléphoniques réservées spécialement à la police.

Revenant à l'incident tragique de l'hôtel Stockyards, un suggéra que les grilles des ponts soient fermées pour barrer la route aux criminels qui tenteraient de s'échapper. L'échevin Gauvin fit observer à celui qui faisait cette suggestion que pour pouvoir fermer ces grilles, il faudrait auparavant être prévenus de l'arrivée de ces criminels. On avait oublié ce point assez essentiel.

Le pasteur McIvor ayant déclaré que feu Alex. McCurdy, assassiné il y a peu, lui avait déclaré qu'il ne pouvait pas compter sur certains policiers de Saint-Boniface. L'échevin Taylor s'objecte à cette remarque. Le dit hôtel Stockyards est pourvu d'un tel système d'alarme qu'on n'y peut guère pénétrer sans que tous soient avertis.

La question des salaires a enfin été résolue. Nos policiers seront sur le même pied que ceux de Winnipeg.

* * *

La première conférence de la saison sous les auspices de l'Union Canadienne, dimanche soir, n'a rien laissé à désirer. Les bonnes religieuses de l'Académie Saint-Joseph s'étaient fait un plaisir de mettre leur belle salle à la disposition du Comité Littéraire de l'Union Canadienne. On nous donne l'assurance que toutes les autres conférences auront lieu dans cette salle. Merci et félicitations à ces dévouées institutrices qui savent toujours collaborer aux efforts de nos jeunes.

Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque avait bien voulu accepter de donner la première conférence. Nos lecteurs trouveront en première page le texte intégral de sa forte étude sur nos programmes scolaires. Monseigneur l'Archevêque fut présenté à l'auditoire par M. Henri Lacerte, qui expliqua en quelques mots le but de ces conférences et profita de l'occasion pour rectifier un préjugé: celui que l'Union Canadienne ne serait qu'un cercle d'amusements.

Un mot du programme musical bien réussi. Nous eûmes le plaisir d'entendre au piano Mme Arthur Prud'homme. Mlle Benoit nous donna deux jolis chants. Son frère, M. M. Benoit, l'accompagnait. M. J.-C. D'Auteuil, comme à l'ordinaire, sut captiver son auditoire par une de désopilantes déclamations.

M. l'abbé Sabourin remercia Monseigneur l'Archevêque. Il le fit avec son éloquence coutumière et comme le notait M. Lacerte il fit naître chez son auditoire l'ardent désir de l'entendre en conférence. Ce désir sera certainement exaucé. M. J.-N. Cabana, directeur de la *Sauvegarde*, voulut bien dire quelques mots au nom de la province de Québec. Il nous félicita de nos résistances et nous encouragea à poursuivre la lutte sans faiblir.

La soirée se termina par le chant de l'hymne national.

Le prochain conférencier sera M. Ernest Cyr. Il parlera de Monseigneur Langevin.

* * *

La Ligue Civique a tenu une assemblée le 23 courant. M. l'échevin Marion y parla des finances de la ville. L'actif de la ville est de plus de $13,000,000, et son passif de $4,000,000, dont deux millions constituent le fonds d'amortissement. M. Marion donna d'abondants détails sur les dépenses de la ville, de la commission scolaire et du G.W.W.D. Sur ces dernières dépenses, le conseil de ville n'a pas de contrôle, mais il n'en doit pas moins percevoir ces impôts.

M. Marion félicita la Ligue Civique de ses initiatives et du bon travail qu'elle fait. Elle facilite la besogne du conseil et constitue une sorte de lieu entre les échevins et les contribuables.

L'échevin Gauvin a écrit à la Ligue Civique qu'il ne connaissait aucun moyen de réduire les taxes et qu'il se ferait un plaisir de résigner en faveur d'un candidat recommandé par la Ligue.

* * *

Nous aurons un concours de "snooker" à l'Union Canadienne. Il commencera cette semaine. M. le Président de l'Union Canadienne a offert comme trophée une magnifique queue de billard.

* * *

Le Fanfare LaVérendrye a donné une partie de cartes le 25 novembre. Le prix de râfle a été gagné par Mlle D. Asselin. Voici le résultat pour les autres prix: prix des dames, Mme L. Marcil; prix de consolation pour les dames, Mme E. Fortin; prix des messieurs, M. A. Martel; prix de consolation, M. E. Renaud.

La prochaine partie de cartes aura lieu le 5 décembre, dans la salle de l'Académie Provencher. Elle commencera à huit heures précises.

* * *

La Fanfare LaVérendrye a fait choix des des officiers suivants pour l'année 1921: président, M. C.-C. Bernier; vice-président, M. S. Blanc; secrétaire, M. N. Chabot; trésorier, M. L. Levêque; directeur, M. J. Vermander; sous-directeurs, M. V. Achaire et M. H. Fouchard; bibliothécaire, M. P. Paul; assistant-bibliothécaire, M. A. Paul; comité: MM. A. Vandal, A. Vermander, O. Paul, Alfred Doucet; membre organisateur, M. J. Paul.

* * *

Mme James Prendergast et ses deux filles, Mlles Alice et Antoinette, ont reçu dimanche après-midi, de 4 à 6. Servaient aux tables: Mmes C.-A. Lambert, L.-P. Roy, E. Gagnon, J. Prendergast, Mlles Rita Chevrier, Hélène Roberge, J. Cusson, G. Bernier, M. Prud'homme. Parmi les personnes présentes o nremarquait: Mmes J.-sentes on remarquait: Mmes J.-d'homme, A. Hutchison, Mlles Y. Pacaud, A. Roberge, F. de la Giclais, E. McLean, W. Tremblay, A.-M. Prendergast, G. Bertrand, A. Gagnon, Y. Prendergast, M. Morrison, L. Bender, J. McGlashan, B. Lemieux, H. Tremblay, E. Parent et M. Barlow; MM. A. Dysart, G. Ducharme, E. Dumas, H. Lacerte, H. Dysart, J.-T. Beaubien, L.-P. Gagnon, A. Prendergast, H. Parent, Dr Langlois, H. Chabot, W. Raymond, S. Prendergast, J.-C. D'Auteuil, A. Goyette, G. Duckett, H. Davison, E. Gagnon et Dr J. Prendergast.

* * *

Baptêmes

Le 23 novembre. — Joseph-Adélard-Ulric-Antonio-Romain, fils d'Antonio Lanthier et d'Emilia Trudeau.

Le 27 novembre. — Louis-Antonio, fils d'Auguste Cambaluzier et de Marie Fayolle.

Le 28 novembre. — Joseph-Albert-Thomas, fils de Thomas Rondeau et de Calliste Paulhus.

* * *

Mariages

Le 23 novembre. — Adélard Dubé et Catherine Rodanetz.

Le 23 novembre. — Maurice Goulet et Marie-Louise Chérot.

* * *

Sépultures

Le 23 novembre. — Marthe-Georgette, fille d'Emile Létienne, décédée le 22, à l'âge de six jours.

Le 27 novembre. — Thérèse St-Laurent, fille d'Arthur St-Laurent, décédée le 26, à l'âge d'un mois.

Le 29 novembre. — Daniel Griffin, décédé le 25, à l'âge de cinquante-deux ans.

SAINT-VITAL

Une séance récréative aura lieu le 16 décembre prochain, à l'école de Saint-Vital (Fort Garry) à 8 heures du soir. On y exécutera un concert musical. Cette séance est en l'honneur de M. l'abbé Bertrand, curé. Entrée: 25 sous.